

530

P 46 e

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ  
de LIÈGE — RENODIGUES

14 FEV. 1938

vendredi 11 février 1938  
dix-septième année, n° 47

publication hebdomadaire  
un an : 75 frs; six mois : 40 frs  
le numéro : 2 frs

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices du  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

Jules Cambon par l'un des siens  
Pour une politique internationale de paix et de compréhension  
Bluff  
En quelques lignes...  
Brouille  
L'« énigme » (?) Ney  
Lectures.

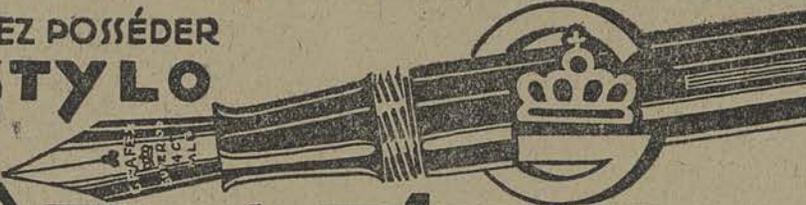
Geneviève TABOUIS  
O. FORST de BATTAGLIA  
Hilaire BELLOC  
\* \* \*  
Omer ENGLEBERT  
Comte PEROVSKY

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50      Compte-chèque postal 489,16

PIERRE  
LUX

VOUS DEVEZ POSSÉDER  
**UN STYLO**



**GRAFEX**

**RÉSERVOIR DE SATISFACTION**

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

**GRAND PRIX ANVERS 1930**

**EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES**

**Pour le Gros: E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles**

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

Le quotidien catholique des temps nouveaux  
**LE VINGTIÈME SIÈCLE**

Ses 3 Suppléments

- Le Vingtième artistique et littéraire
- Votre Vingtième, Madame
- Le Petit Vingtième

**Un journal jeune, à la page  
bien illustré**

—  
**ABONNEMENTS :**

1 an : 95 francs. — 3 mois : 25 francs; Ch. post. 266

**BRUXELLES : 11, boulevard Bischoffsheim**

Ses pages spéciales

Sa publicité qui rend

**DEMANDEZ-NOUS L'ESSAI GRATUIT DE 15 JOURS POUR VOS AMIS**

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE  
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

# SINGER

## 206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



## Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et très légères en Ciment armé formant Plafonds clairs et unis Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce de Bruxelles : 838

Compte Chèques Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE  
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE  
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

ET ” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

RAFFINERIES A VAPEUR

d'Huiles et Graisses pour l'Industrie,  
la Marine et l'Automobile

FABRIQUE DE GRAISSES

consistantes  
et vaselines

## Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort  
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

# MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

## CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C<sup>Y</sup> S<sup>TÉ</sup> A<sup>ME</sup>, 99, avenue de France, Anvers

# PHENIX WORKS

Soc. Anon.

**FLEMALLE-HAUTE (Belgique)**

**TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES  
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES  
FEUILLARDS GALVANISÉS.  
OHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE  
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS,  
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS,**

1118

**SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION  
ET DE GALVANISATION**

## SAUBLEINS

20, rue Wattoiar, à JUMET      Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. — Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Oheneaux, gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures — Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer,

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles galvanisées.

**GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.**

**GALVANISATION RICHE A CHAUD**

MANUFACTURE DE

## TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

**PLOMBIÈRES (LIÈGE)**

Téléphone : MONTZEN N° 16

**TOILES MÉTALLIQUES** en tous métaux de tous numéros et forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton et fils galvanisés. — **GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS ONDULÉS** en toutes grandeurs de mailles et forces de fils. **TREILLIS SIMPLE TORSION** en fils galvanisés pour clôtures et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

Société Anonyme Métallurgique

## d'ESPLRANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique:  
Eldoz-Liège

Registre du commerce  
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux  
Fonderies - Aciéries et Laminiers**

## P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

### “ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT, GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes      Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

## SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage  
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour  
la Belgique

**LES FILS LEVY FINGER**

32-34, rue Edm. Tollenaere  
**BRUXELLES**

Agent général pour le Hainaut  
S. A.

**Établiss. FIDELE MAHIEU**

96, aven. de Philippeville  
**MAROINELLE**

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement  
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

## Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins  
et Unicolores en tous genres

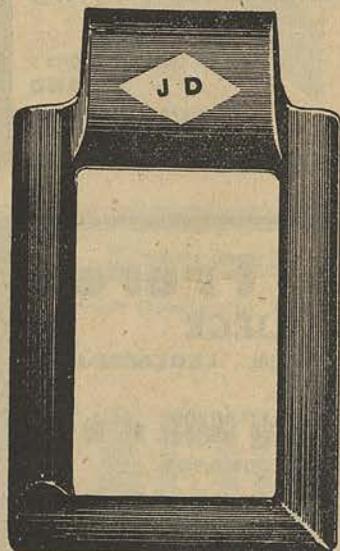
Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012      Reg. du Comm., Courtrai

## Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



### Division Chaînes :

Toutes chaînes genre  
EWART, GRAY, LEY,  
éprouvées à 3 fois,  
effort normal avant expédi-  
tion

### ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.  
GRAND STOCK

### Division Fonderie :

Toutes pièces en  
fonte malléable  
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

## Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 87.856

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE  
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR  
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES  
SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

## S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

## PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

### Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles  
Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand  
Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix  
Tél. 117

## SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Antenne firme J.-P. JOWA, fondée en 1881, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,  
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées  
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.  
Réservoirs galvanisés.

## S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique),

Adresse télégraphique : Dumfrer Solaigneaux Belgique. Téléphone Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, ouvre-joints, pattes, etc.  
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB  
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —  
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OUVRES EN  
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE  
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Oadmiun électrolytique  
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

## Maurice VAN ASSCHE

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge  
de Criminologie, directeur-propriétaire de la Centrale Belge d'Information

BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES  
Téléphone 33.73.52 Reg. du Comm. 82356 C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins ; griefs précis et faits nouveaux ; opportu-  
nité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.

RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites ; démasque les  
contrefacteur ; concurrent déloyal, espion commercial, sabo-  
teur, auteurs de divulgations ou menaces.

CONTROLE les agissements d'enfants prodiges ou dangereusement liés,  
d'intendants, gérants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère  
conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qui  
se justifie par la gravité de cet acte)

Vingt-trois années de probité professionnelle justifient  
la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE

## Établissements Lavenne Frères

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur  
TOUT POUR LA PEINTURE

## BETON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,  
Ouvrages d'Art, Fondations, Ploux,  
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :  
BRUXELLES  
31, avenue du Boulevard

Adresse privée :  
GAND  
5, plaine St-Pierre

## TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute  
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —  
Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEC »

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ

(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE

Téléphone 204.61

## SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-LIÈGE

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR  
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection  
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,  
Appareils, Films didactiques

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

## R. & A. Meirschaert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique

Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne

Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon

franco camion à domicile

BOIS DU PAYS

CONTREPLAQUÉS

BOIS DU NORD & D'AMÉRIQUE

## A. VAN ROMPAEY

215, RUE PANNENHUIS

Jette-St-Pierre-Bruxelles

Tél. : 26.06.61

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE  
MOULURES — CHÊNES

MAISON

## DAPSENS-SOYER

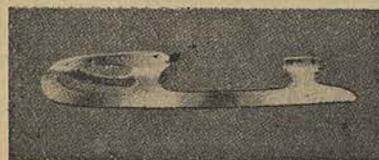
Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

T O U R N A I

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408



LA PLUS GRANDE  
PRODUCTION  
de patins à glace  
en Belgique

JEAN GODFRIN rue de Haerne, 147-151  
— Etterbeek-Bruxelles —

PATINS DE LUXE ET ORDINAIRES  
GROS - DEMI-GROS - EXPORTATION

Téléphone 48.45.18

Reg. Comm. 31342

N'attendez pas l'hiver pour faire  
**SUPERHERMITISER**  
vos portes et fenêtres



Suppression totale des courants d'air et économie de 30 % sur le chauffage. Garanti 10 ans de bon fonctionnement.

**SUPERHERMIT**

59, rue de l'Orient, 59  
Bruxelles - Tél. 48.22.84

Pompes **CHAUVER**

Boulevard Emile de Laveleye, 205 - LIÈGE

Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rendement - - Pompes pour tous liquides  
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à vide pour l'Industrie et les Laboratoires

**ÉTUDES D'INSTALLATIONS**

Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

**Ernest LENDERS**

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

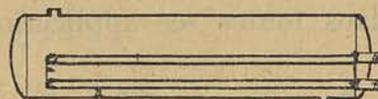
**L'ACOUSTIQUE**

dans le bâtiment

**SON !**

**CHALEUR**

**BOILERS & RÉSERVOIRS**



**LA SOUDAUTOGÈNE**

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144,51

**MACHINES A COUDRE**

**ANKER**

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

**J. VERHAEGHE** 28, rue Saint-Georges  
Tél. 136.63 GAND

**Appareils Sanitaires**

EN GROS

**R. Van Marcke**

Place du Casino, 7, Courtrai

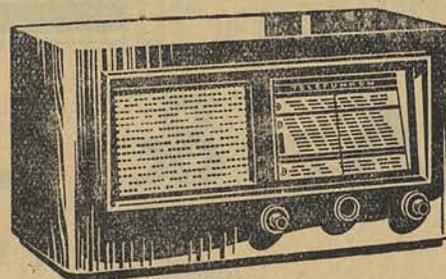
Pompes électriques. — Tuyauteries.  
Métaux

et tous accessoires pour installations sanitaires.  
Multiples références.

**CES NOUVEAUX  
TELEFUNKEN**

SONT VRAIMENT DES

«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



**SUPER TA 55 WK**

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammes d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.



**TELEFUNKEN**

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

Pierres blanches  
Marbres - Granits  
Pierres reconstituées

A<sup>NC.</sup> E<sup>TS</sup> SOILLE F<sup>RES</sup> S. A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

CARRIERES de MARBRE & FOURS à CHAUX

"MARCHAUX" Société anonyme  
à PÉRUWELZ  
(Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101    Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —  
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux  
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture  
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils  
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

LE BÉTON ARMÉ

dans toutes ses applications

Heylen - Courtois

Ingénieur A. I. A.

184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

ÉTUDE et DEVIS

Carrières et Fours à Chaux  
de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,  
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDS  
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIES. — BORDURES. — PAVÉS.  
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER  
ET POUR L'AGRICULTURE

Pour vos travaux  
voici la firme efficiente

**A. & J. Hillaert Frères**

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63  
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITES

Béton armé - Pilotage - Terrassements  
Conduites d'eau - Égouts - Routes  
pavées, bétonnées ou asphaltées



# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

**Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11**

Capital : 320,000,000 francs

## TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques  
Comptes de Quinzaine à Taux Variable  
Prêts sur Titres

Coffres-Forts  
Dépôts de Titres et de Valeurs  
Lettres de Crédit

### Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;  
Square Saintelette, 17, Bruxelles;  
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Balili, 79, Ixelles.  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;  
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

## Radiobell

" 538 "

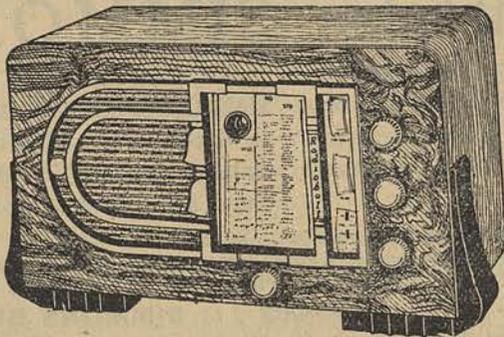
PRIX :

Altern.

2.490 frs

Universel

2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE  
LE TABLEAU DE BORD  
SYNTONISATION VISUELLE  
" TUNOGRAPH "

C'EST UN PRODUIT DE LA

**Bell Telephone Mfg. Co**

4, rue Boudewyns - ANVERS

## AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS



Installations téléphoniques de toute  
capacité. - Appareils de mesure. -  
Compteurs électriques. - Signalisa-  
tions routières. - Installations de  
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

# LA ROYALE BELGE

**SOCIÉTÉ ANONYME**  
d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents  
*Fondée en 1853*

FONDS DE GARANTIE :  
plus de  
**700.000.000 de francs**

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique  
Royabelass

**BRUXELLES**

Téléphones :  
12.30.30 (6 lignes)

**VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES**

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

*Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...*

si vous avez dormi sur  
un matelas **SIMMONS**

Grâce à sa fabrication rationnelle  
résultant de 25 années d'expérience,  
**SIMMONS** vous assurera chaque  
nuit le repos nécessaire au travail  
de chaque jour.

La perfection des matelas  
**SIMMONS**, leurs qualités de confort,  
de durée, sont telles que chaque  
matelas **SIMMONS** est couvert  
d'une *garantie effective écrite*.

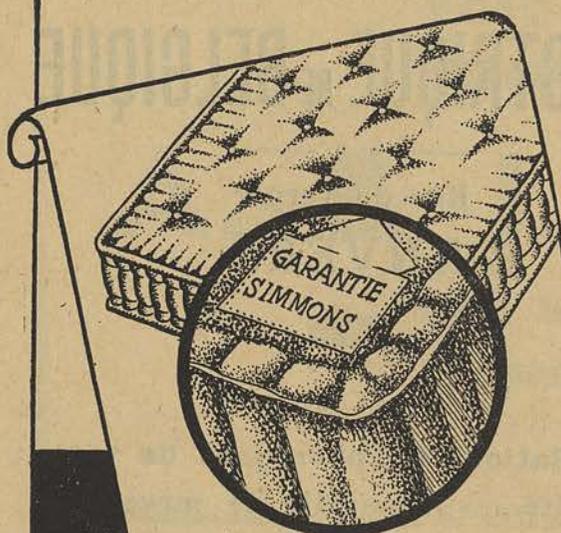
Toute une gamme de modèles et de prix  
Références de premier ordre: Administrations publiques et privées,  
Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats, S.N.C.F.B., etc.

Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGE**,  
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

**LES FAMEUX MATELAS**

# SIMMONS

*Pour mieux dormir...*



Un bulletin de garantie  
référéncé accompagne chaque  
matelas **SIMMONS**.

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Jules Cambon par l'un des siens  
 Pour une politique internationale de paix et de compréhension  
 Bluff  
 En quelques lignes...  
 Brouille  
 L' « énigme » (?) Ney  
 Lectures.

Geneviève TABOUIS  
 O. FORST de BATTAGLIA  
 Hilaire BELLOC  
 \* \* \*  
 Omer ENGLEBERT  
 Comte PEROVSKY

## JULES CAMBON PAR L'UN DES SIENS<sup>(1)</sup>

# LA GUERRE

Dès son retour à Paris, en août 1914, Jules Cambon rendit compte au gouvernement des incidents qui avaient marqué son départ de Berlin. Il tint également à préciser ses impressions au sujet des ultimes négociations qui, selon lui, comportaient des enseignements.

« Pour moi, — écrira-t-il, — qui ai vu de près ces événements et qui, chaque jour, avec sir Edward Goschen, mon collègue d'Angleterre, ai fait inutilement tous les efforts possibles pour faire agréer par le gouvernement de Berlin les propositions pacificatrices de sir Edward Grey, j'admire avec quelle facilité l'opinion d'une nation naturellement disciplinée peut être impressionnée, dirigée et absolument égarée.

» Nous ne tenons pas assez compte, en France, du fait que la science historique allemande manque le plus souvent d'impartialité.

» Ce peuple a le génie de la propagande et il sait présenter les faits sous un jour qui est toujours favorable à ses desseins politiques.

» C'est ainsi que toute la théorie de l'irresponsabilité germanique repose sur le fait que la mobilisation russe a été ordonnée la première et qu'ainsi la Russie a forcé la main à ses adversaires.

» On oublie seulement de dire qu'il n'y avait aucune comparaison à faire entre la mobilisation russe et l'allemande : que, tandis que la première exigeait plusieurs semaines pour être accomplie, la seconde ne demandait que quelques jours, et qu'il

y avait en Allemagne une institution redoutable, c'était la déclaration de danger de guerre (*Kriegsgefahrzustand*) et qui était déjà une sorte de mobilisation anticipée.

» On oublie aussi que l'Autriche, qui mobilisa quelques jours après la Russie, ignorait, quand elle le fit, la mobilisation ordonnée par celle-ci. D'ailleurs, l'empereur de Russie n'a pas cessé de dire jusqu'au dernier moment qu'il était prêt à négocier, tandis que l'empereur d'Allemagne disait que la mobilisation conduisait nécessairement à la guerre et, à la fin, il ne se préoccupait même plus de répondre à Nicolas II.

» Alors que, dans ses télégrammes, Nicolas II semblait s'oublier lui-même et faisait appel à son cousin pour maintenir la paix, Guillaume II, tout en déclarant que l'heure était tardive, avait toujours le soin d'ajouter que la responsabilité demeurerait sur son interlocuteur.

» Je suis, quant à moi, très frappé de cette insistance. Il est téméraire de vouloir scruter les consciences, mais pourquoi ce soin de rejeter sur les autres le poids des déplorables événements qui allaient se produire? Il semblait que ce fut la principale préoccupation de l'Empereur. »

Elle aboutit, lors des hécatombes de Verdun, au : « Je n'ai pas voulu cela. »

Après un court séjour à Paris, Jules Cambon se rendit en Suisse pour en ramener M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Cambon qui, lors de la déclaration de guerre, se trouvaient à Spiez, sur le lac de Thoune. De là, il les conduisit en Bretagne, dans la propriété de leur vieille amie, M<sup>me</sup> Lefranc. Puis il revint à Paris se mettre à la disposition du gouvernement.

Les lettres qu'il adressait à cette époque à sa belle-sœur, M<sup>me</sup> Le Quesne, prouvent que sa connaissance de la force de

(1) Sous ce titre paraîtra prochainement et simultanément à Londres (*Jonathan Cape*) et à Paris (*Payot*) une biographie du célèbre diplomate français. Cet ouvrage, d'un très grand intérêt, a pour auteur M<sup>me</sup> Geneviève Tabouis, nièce de l'ancien ambassadeur à Berlin, spécialiste elle-même des questions de politique étrangère. Nous la remercions vivement d'avoir réservé à nos lecteurs la primeur de ces extraits.

l'Allemagne ne lui permettait pas de partager les illusions dont beaucoup se flattaient sur la durée de la guerre.

« Il faut nous attendre, — écrivait-il le 29 août —, à faire encore de grands efforts et qui devront se poursuivre longtemps. Si nous avons la constance, nous sommes assurés du succès; il ne faut donc pas se laisser émouvoir par tous les donneurs de nouvelles, qui croient que la guerre est un roman-feuilleton. Tout ira bien, si nous avons du sang-froid. Il ne faut pas céder : nos alliés ne céderont jamais; il faut faire comme eux. Je suis obligé d'être à la disposition du gouvernement. Je trouve qu'à Paris on est beaucoup trop ému des événements. Prêcher le calme à tout le monde, c'est le devoir patriotique des femmes. »

Il écrivait encore le 30 août : « La guerre durera très longtemps, mais dans des conditions moins angoissantes que celles de ces temps derniers. »

Après la victoire de la Marne, il vit à Chantilly le général Joffre, et plus tard dans une allocution qu'il prononça le 8 janvier 1931, à l'Institut, il évoque cette rencontre :

« Comme la bataille de la Marne était gagnée, j'allai voir le général Joffre à Chantilly. Je lui fis compliment de sa victoire. Le généralissime m'interrompit : « Ne me félicitez pas, c'est von Kluck qui a perdu la bataille. Ce n'est pas moi qui l'ai gagnée. » Parole remarquable, au lendemain d'un succès dont tant d'autres auraient été enivrés. »

Jules Cambon témoigna, en effet, toujours beaucoup d'admiration et de sympathie au maréchal Joffre.

Dans une lettre écrite de Berlin à la fin de décembre 1914 et qui lui parvint par voie détournée, la princesse Radziwill annonçait que le général Falkenhayn avait succédé au général de Moltke à la tête des armées allemandes : « On ne trouve pas, disait-elle, que Falkenhayn puisse obtenir de meilleurs résultats que son prédécesseur; à un personnage haut placé se plaignant de l'insuffisance des généraux allemands, quelqu'un répondit : « Pourquoi vous plaignez-vous, faites Joffre prisonnier et vous aurez un chef de premier ordre. »

La princesse ajoutait : « On rend partout ici à Berlin justice à Joffre de haut en bas de l'échelle. Le grand état-major le cite et proclame qu'il n'a pas fait jusqu'à présent une seule faute de tactique. Il est bon d'enregistrer ces témoignages de ceux-là mêmes qui pourraient se croire justifiés à être injustes. »

Jules Cambon considérait que, parallèlement aux opérations militaires, une œuvre diplomatique persévérante et facilitant la victoire devait être entreprise. Il importait de maintenir les alliances et les amitiés déjà acquises et aussi de rallier les nations hésitantes.

Depuis l'ouverture de la crise austro-serbe, l'Italie ne s'était pas jugée directement informée de tous les échanges de vues qui s'étaient poursuivis entre Vienne et Berlin. Des décisions avaient été prises en dehors d'elle et elle avait vivement ressenti les réserves observées à son égard. Aussi estimait-elle que le développement de la situation et la politique offensive des Empires centraux lui laissaient sa pleine liberté d'appréciation. Or, du moment que la Triple-Alliance ne fonctionnait plus, le gouvernement de Rome se trouvait tout naturellement tenté de se rapprocher des Alliés et d'assurer la réalisation d'anciennes revendications sur des territoires autrichiens.

Dans ces conditions, peut-être deviendrait-il possible de rétablir, entre la France et l'Italie, la fraternité d'armes qui avait libéré la Lombardie de la domination des Habsbourg.

Le 5 octobre, Jules Cambon était prié par le gouvernement

français de se rendre à Rome. L'objet officiel de sa mission était de remettre au pape Benoît XV la réponse du Président de la République à la lettre par laquelle Sa Sainteté lui avait signifié son élection. Le rôle de Jules Cambon ne se borna pas à cette démarche. Il sonda habilement les dispositions du Vatican envers les Alliés et s'efforça de les rendre plus favorables.

Il estima qu'il devait également causer avec le gouvernement italien. Il obtint une audience du Roi et une de son ministre des Affaires étrangères, le marquis San Giuliano. Celui-ci était mourant; étendu sur un canapé, il reçut néanmoins Jules Cambon. Les deux hommes se connaissaient de longue date. Le marquis lui confirma les raisons de l'attitude observée par l'Italie depuis le début de la guerre.

La teneur même du traité de la Triple-Alliance était formelle. Si un doute avait pu subsister, l'ignorance dans laquelle les puissances centrales avaient tenu l'Italie de leur projet d'agression contre la Serbie jusqu'au moment de sa réalisation avait permis de l'écarter.

Jules Cambon demanda alors à son interlocuteur si : « L'Italie ne pensait pas devoir être amenée à traduire un jour en actes les sympathies très réelles qu'elle éprouvait pour la cause des Alliés. »

« Le marquis de San Giuliano lui permit d'en conserver l'espoir. Mais il fallait, avant de se décider, prendre en considération trois sortes de raisons. Raisons morales d'abord. Comment l'Italie pourrait-elle partir aussitôt en guerre contre des alliés de trente ans, sans que ceux-ci lui en eussent fourni un motif ou au moins un prétexte? Raisons économiques ensuite. L'Italie avait intérêt à prendre cette résolution le plus tard possible, parce que l'état de ses finances ne lui permettrait pas de soutenir une longue lutte. Raisons techniques enfin. Par suite de la réduction des crédits militaires, son armée avait besoin, pour être matériellement prête, d'un travail de mise au point qui commençait à peine. »

« La portée de ces explications en dépassait singulièrement l'objet immédiat, car indiquer d'une façon aussi précise les conditions nécessaires d'une intervention, c'était laisser implicitement entendre que celle-ci aurait lieu le jour ou celles-là se trouveraient remplies. »

Encouragé par ces déclarations, Jules Cambon voulut pousser plus loin ses avantages et savoir s'il n'était pas possible d'abrégier la durée de cette période d'attente dont il ne méconnaissait pas la nécessité.

San Giuliano lui répondit que l'action de l'Italie serait immédiate s'il se produisait un changement important dans cette région de l'Adriatique qui représentait le point sensible de la politique extérieure de l'Italie.

Jules Cambon ne manqua pas de faire remarquer à son interlocuteur que les avantages à retirer, pour l'Italie, de ce côté seraient en rapport avec ses sacrifices et il quitta le ministre des Affaires étrangères d'Italie en lui exprimant ce souhait : « Permettez-moi d'espérer que nous vous verrons bientôt avec nous. » — « Ce n'est pas certain, mais c'est probable », lui répondit doucement l'homme d'Etat italien qui mourut quelques jours après.

Le lendemain Jules Cambon fut reçu par le roi Victor-Emmanuel. La conversation porta sur les questions les plus diverses : Jules Cambon évoqua les liens d'amitié qui unissaient son frère et lui-même à Camille Barrère, notre éminent ambassadeur à Rome. Il parla de l'identité de vues et d'action qui, depuis des années, inspirait les trois diplomates et les services incomparables rendus en Italie à la cause française par notre représentant auprès du Quirinal. Le Souverain appréciait d'ailleurs particulièrement M. Barrère. Les propos touchèrent ensuite les affaires

allemandes, le monde de Berlin et les erreurs de psychologie des Allemands. Le Roi raconta alors à Jules Cambon l'anecdote suivante :

« L'empereur du Japon désirait voir sa famille figurer sur la liste des maisons souveraines mentionnées à l'Almanach de Gotha. S'étant adressé à l'empereur Guillaume II, il se heurta à l'opposition de ce souverain. Le sentiment de profonde amertume qu'en avait éprouvé le Mikado pouvait être compté parmi les impondérables qui, au début de la Grande Guerre, avaient suscité à l'Allemagne un redoutable adversaire en Extrême-Orient. »

Victor Emmanuel fit ensuite à Jules Cambon l'éloge du général Joffre : « Il appréciait en lui cette force de caractère et cette indifférence aux mouvements de l'opinion qui lui apparaissaient comme les qualités caractéristiques d'un grand chef. »

Jules Cambon développa les raisons qui incitaient la France à mener la lutte jusqu'au succès final.

Il se retira en exprimant l'espoir « qu'Italiens et Français se retrouveraient bientôt camarades de combat comme en 1859 ». Victor-Emmanuel sourit sans répondre, mais prenant la main de Jules Cambon, qu'il garda longuement dans les siennes, il trahit une émotion profonde.

Six mois plus tard l'Italie avait joint sa cause à celle des Alliés.

Après s'être rendu à Bordeaux pour faire connaître au gouvernement français les impressions qu'il rapportait de Rome, Jules Cambon revint avec sa famille, dans son appartement, 6, rue Daubigny, à Paris : au pied-à-terre qu'il occupait à l'entresol depuis de longues années il adjoignit le rez-de-chaussée. Il y installa un vaste cabinet de travail qu'il peupla de souvenirs et d'objets rappelant les événements les plus marquants de sa vie.

De Berlin même des échos lui parvenaient. Sa vieille amie, la princesse Radziwill, lui adressait, par voie détournée, des lettres qui exposaient leur auteur, en cas d'indiscrétion, à de graves ennuis. Cette femme, dont les qualités de cœur égalaient celles de l'esprit, était devenue, depuis le début des hostilités, suspecte aux Allemands.

Elle souffrait lorsque, sur la *Parizer Platz*, défilait, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, les trophées pris aux armées françaises. Elle souffrait de devoir recevoir les visites d'Excellences féminines grossières et arrogantes, dont chaque geste et chaque mot étaient une insulte pour elle.

Ce n'est pas ce dont elle se plaignait cependant dans les lettres à son cher ambassadeur :

« Je passe des jours d'angoisse, ayant des enfants, des petits-enfants, des parents dans toutes les armées belligérantes. Quel massacre que cette guerre ! Il y a des familles décimées ; tout cela se supporte ici d'une façon extraordinaire ! Les premiers temps on ne portait même pas le deuil ; maintenant, le noir domine dans les églises et dans les rues.

« Le peuple commence aussi, je crois, à comprendre qu'on lui cache la vérité. La dernière victoire sur les Russes ne l'a pas convaincu ; il a fallu un ordre du gouverneur militaire de Berlin pour que la ville fût pavoisée.

« L'Empereur a passé quinze jours ici, sans voir absolument personne.

« Il est bien changé d'après ses dernières photographies. Ses cheveux sont devenus tout blancs, la figure est boursoufflée, les traits tirés, les yeux pochés, la physionomie très sérieuse.

« Il est certain que tout a marché au rebours de ce qu'il attendait d'après les promesses que son parti militaire lui avait faites.

Il se trouve maintenant dans une impasse dont il ne sait plus lui-même comment sortir.

« Le général de Falkenhayn, qui a remplacé de Moltke, est un intrigant de premier ordre. C'est lui qui a poussé l'Empereur à chasser Moltke. Il a gardé le portefeuille de la Guerre et l'on me dit qu'il est en train de casser le cou au Chancelier, voulant assurer les trois grandes charges de l'Empire. Falkenhayn a l'ambition de s'en croire capable. Tout jeune officier, il avait été fort mauvais sujet. Couvert de dettes, on l'avait envoyé en Chine pour expier ses péchés. Le motif de la brouille avec de Moltke a été que l'Empereur, poussé par Falkenhayn, voulait à tout prix prendre Calais, tandis que de Moltke voulait concentrer toutes ses forces sur Verdun. On ne trouve pas jusqu'à présent que Falkenhayn obtienne de meilleurs résultats que de Moltke. »

A cette époque le gouvernement français publia un *Livre Jaune* sur les origines de la guerre. Ce fut un événement. Les dépêches de Jules Cambon en constituaient un des éléments essentiels ; elles témoignaient d'une lucidité, d'une habileté et d'une humanité qui classaient leur auteur parmi les grands diplomates. Ses efforts désespérés pour éviter la guerre étaient mis en lumière. Désormais connus du grand public, ils déterminèrent des manifestations de reconnaissance et de sympathie qui se renouvelèrent pendant de longues années.

Parmi les témoignages souvent anonymes et d'origine très diverses qui lui furent alors adressés, il en fut un qui le toucha particulièrement, celui de la princesse Radziwill. La pauvre femme lui écrivait les lignes suivantes, reflets de bien des souffrances :

« Je viens de terminer la lecture du *Livre Jaune*. Quel important recueil ! Avec quelle clarté il démontre les intrigues qui se sont jouées à Berlin pour amener cette guerre, dont l'on se promettait autre chose que ce qui arrive.

« Vos dépêches sont de tout premier ordre ; quelques-unes sont encore supérieures. Vous dominez partout, et tous les autres. Je le constate avec une très grande satisfaction, car j'ai été souvent témoin de vos peines et de vos inquiétudes. Tout ce qui est Français doit vous être profondément reconnaissant pour la dignité, l'adresse et le dévouement avec lesquels vous avez représenté votre pays, malgré les immenses difficultés, les mauvais vouloirs, le manque de courtoisie et tout ce que vous avez eu à supporter. »

« Répandez, dans le monde entier et le plus que vous pourrez, ce précieux *Livre Jaune*. Tout ce qu'il révèle est nécessaire à connaître. Chacun doit savoir la vérité et vous la faites si bien ressortir. »

« On est bien fatigué à Berlin, mais on veut se persuader encore qu'on vaincra. Et cela se soutiendra ainsi encore quelque temps jusqu'à ce que le voile finisse par se déchirer. »

Cependant la vie de société continuait à Paris, discrète et réservée certes, mais ouverte à tous les échos de la guerre.

Les salons de M<sup>me</sup> de Béague, de la comtesse Rohan-Chabot, de M<sup>me</sup> Blumenthal, des comtesses de Clermont-Tonnerre et de Castellane, parmi tant d'autres, accueillèrent les personnalités en vue. Jules Cambon lorsqu'il s'y rendait y retrouvait une ambiance qui lui rappelait ses postes diplomatiques. C'est cependant dans une de ces réunions qu'il rencontra l'abbé Mugnier. On prétendait que celui-ci était le dernier abbé de salon, s'il est permis de parler de cette épithète un prêtre éminent dont l'activité digne d'un saint Vincent de Paul s'allie au charme d'un Fénelon. Une amitié

profonde ne tarda pas à se développer entre les deux hommes. Leurs conversations portaient sur les sujets les plus variés. Nul peut-être n'a mieux jugé l'ambassadeur que ce prêtre. Récemment, alors qu'il me parlait de l'orgueil de Chateaubriand, il ajoutait sous la forme paradoxale qui lui est propre :

« Il n'y a pas d'humanité sans orgueil. Il faut avoir pitié de nos défauts. Sans orgueil que ferait-on? Pourtant, votre oncle est là pour me démentir. Jules Cambon est l'homme qui a le moins travaillé à son piédestal. Il était modeste. Il était l'être sorti de lui-même, un grand serviteur.

» Avez-vous en mémoire cet article dans lequel Wladimir d'Ormesson évoque, à propos de votre oncle, ces hommes du XVII<sup>e</sup> siècle, ces grands commis, divinement impersonnels, qui remplissaient simplement leur devoir, leur charge... car on appelait cela leur charge?

» Jules Cambon avait, par surcroît, beaucoup de mesure. Moi, je l'aurais pris comme directeur de conscience. Il calmait les fougues et adoucissait les enthousiasmes. Je le vois très bien disant à Jean-Jacques Rousseau : « Monsieur Rousseau, vous êtes exagéré... »

» Au fond, je n'ai connu personne qui lui ressemblât, qui eût cette maîtrise de soi, cette souveraine mesure du possible. J'ai connu beaucoup d'autres hommes qui ont joué un rôle, je n'en ai rencontré aucun comme lui et qui ait gardé à tous moments ce « naturel ». Même avec ses adversaires, il était toute courtoisie.»

\* \* \*

Jules Cambon recueillait avec anxiété les échos de la terrible conflagration. A la fin de ses journées, en revenant chez lui, il songeait à ceux des siens qui étaient au front; il s'inquiétait de leurs nouvelles, qu'il estimait toujours trop rares. Il attendait impatiemment celles que son frère Paul (1) lui adressait de Londres.

Parmi ses anciens collaborateurs de Berlin, il en était deux dont les lettres étaient particulièrement intéressantes : celles du général Serret, qui commandait une division dans les Vosges et dont l'énergie, l'absolue confiance ne se démentirent jamais (il mourut glorieusement en 1917 à l'*Hartmannswillerkopf*), et celle de l'amiral de Faramond, attaché, depuis l'ouverture des hostilités, à notre légation à Copenhague, excellent poste d'observation.

Dans une de ses correspondances à l'ambassadeur datée de 1915 : « Nous n'avons — écrivait l'amiral — plus aucun doute à avoir. En fin de compte, l'Allemagne et l'Autriche seront vaincues. Notre ami Polo de Barnabé, ambassadeur d'Espagne à Berlin, est bien au-dessous de sa tâche et les Espagnols ne brillent pas par leurs sentiments francophiles. Quoi qu'il en soit, les Allemands commencent à éprouver quelque gêne de la guerre. La gaieté affectée des milieux aristocratiques de Berlin n'y change rien. D'Autriche les sons de cloche sont intéressants. La femme de l'ambassadeur d'Autriche à Berlin, la comtesse Zsogveni, est allée, il y a une quinzaine de jours, en Hongrie. A son retour, elle a dit : « Le malheur pour l'Autriche est que l'Allemagne a encore d'immenses ressources et que l'Autriche sera vaincue et » épuisée avant que l'Allemagne soit disposée à faire la paix. »

« Les cercles diplomatiques de Berlin — ajoutait-il dans une autre correspondance de la même époque — sont entretenus dans l'idée que 70 % des obus français n'éclatent pas. En fait, le peuple allemand était surtout effrayé du danger russe. Il le

croit conjuré à tout jamais. En ce qui concerne les opérations de l'Ouest, l'état-major allemand répète : « Nous occupons si solidement la Belgique et le Nord de la France qu'il sera impossible de nous en chasser. »

« Lorsqu'on quitte Berlin et que l'on va à Leipzig ou à Dresde, on entend, il est vrai, les gens raisonnables parler non plus de conquêtes, mais de conclure une paix honorable.»

« L'autre soir — continue M. de Faramond — nous avons dîné chez le Roi, et après le dîner j'ai eu l'honneur d'un entretien assez prolongé avec Sa Majesté qui m'a interrogé : « Comment croyez-vous que se réglera la situation de l'Europe après la guerre?... » Et Sa Majesté continua : « Il s'agira de savoir si, dans l'avenir, les traités seront respectés, et s'ils seront une garantie pour les petites puissances; toute la raison de la guerre est là. »

Jules Cambon devait toujours se souvenir de ces paroles. Au début d'avril 1915 une lettre de la princesse Radziwill lui révélait les angoisses des milieux officiels allemands et les efforts de la diplomatie du Reich en Italie.

« A Berlin, on voudrait en finir, on est à bout de patience. On renoncerait à bien des ambitions; mais comment arriver maintenant à convaincre une nation qu'on a excitée par tous les moyens dont on pouvait se servir?...

» Quand on sort de la modération et de l'équilibre en politique, on se perd en entraînant son pays avec soi...

» ...On croit pouvoir sauver la situation, en faisant payer l'Autriche afin d'éviter que l'Italie n'entre en lice.

» Pour y arriver, on a employé le général de Wedel, qui a fait à Vienne trois voyages consécutifs.

» Le premier, pour persuader l'empereur François-Joseph de donner le Trentin à l'Italie; refus net. Le second, pour en persuader les ministres autrichiens; refus net. Le troisième, pour en persuader M<sup>me</sup> Schratt, la vieille amie du vieil Empereur; refus net.

» Ne sachant plus à quel saint se vouer, on a pensé au Pape, auquel on a envoyé un membre très estimé du parti du Centre, M. Erzberger. Le Pape s'employa avec le plus grand zèle. Il obtint que le vieux souverain entamerait au moins une conversation au sujet du Trentin. L'Italie répondit de suite; mais lorsque l'Autriche réclama un milliard pour cette cession, l'Italie n'a plus trouvé que le Trentin fût un don et elle refusa de continuer la conversation.

» Nous ne tarderons pas à savoir ce qui sortira de ce nouveau conflit.

» Si des hostilités nouvelles devaient en sortir, bien des personnes ici croient que cela amènerait la paix!

» L'Empereur vient souvent à Berlin. Il demeure toujours à Belle-Vue; il ne se montre à personne... Il est devenu extrêmement dévot.

« Il y a quelques jours il est allé avec un seul aide de camp au grand pèlerinage polonais de Genstoyana, à la frontière de Silésie. Il a frappé à la porte du couvent, y a demandé une messe, l'a pieusement entendue et, en partant, a donné dix mille marks pour cette messe. Quelques jours après les Russes ont été repoussés et l'Empereur, très impressionné, a attribué cette victoire à la puissance de la Vierge miraculeuse qu'il a invoquée...

» ...Vous voyez qu'il n'y a plus ici cette sûreté d'un résultat glorieux, comme on le croyait les premiers jours. Il en résulte que les soupçons sont plus nombreux que jamais. On devient

1) Paul Cambon, ambassadeur à Londres.

suspect pour la moindre parole et nous sommes tous et toutes en butte à des calomnies très singulières parfois.

» La princesse de Pless a été chassée d'Allemagne parce qu'elle avait écrit au roi d'Angleterre de faire promptement la paix. Elle s'est réfugiée à Méran.

» La princesse Radolin est sous la surveillance de la police secrète à Breslau. Un homme de la police est toujours devant sa porte; ceci pour avoir montré trop ouvertement ses sympathies françaises. La princesse de Munster a l'ordre de ne pas quitter son château près de Hanovre.

» Tout cela forme un ensemble de bêtises inimaginables, mais cela ne nous rend pas la vie agréable. »

Le conflit entre l'Italie et l'Allemagne auquel faisait allusion la princesse de Radziwill dans sa lettre du 28 mars éclatait le 23 mai 1915. Les conditions énumérées à Jules Cambon l'année précédente par le marquis de San Giuliano furent à cette époque considérées par le gouvernement de Rome comme remplies. Si les événements avaient permis à celui-ci de prendre sa très grave décision, l'autorité personnelle de M. Camille Barrère sur les milieux politiques italiens, l'énergie de ses efforts donnaient à l'action exercée par notre ambassadeur une importance primordiale. Notre pays avait été servi au palais Farnèse par un très grand diplomate.

A Berlin la nouvelle fut accueillie par les autorités militaires allemandes avec fanfaronnade :

« Nous avons, disent-elles, 500.000 hommes disponibles, les Autrichiens 300.000; c'est plus qu'il n'en faut pour vaincre l'Italie. »

» Des gens bien informés disent que le gouvernement impérial, estimant qu'il ne peut plus gagner la partie, ne serait pas fâché d'avoir un monde d'ennemis à combattre, pour excuser sa défaite aux yeux du peuple allemand.

Le prince Karl de Hohenzollern qui combat sur le front occidental, a écrit : « Désormais, nous sommes sûrs de triompher, » parce que nous sommes décidés à ne plus faire de grandes offensives. Nous avons construit des lignes de défense tellement fortes qu'il sera tout à fait impossible aux Français de les forcer. » Cela étant, nous resterons indéfiniment sur les territoires occupés, du côté français comme du côté russe, jusqu'à ce que nos ennemis soient décidés à traiter. »

Des nouvelles du Reich parviennent par des sources multiples à Jules Cambon. Il apprend qu'à Berlin, dans les salons, on répète volontiers que la guerre finira par une alliance entre la France et l'Allemagne, et que c'est là ce qu'on désire le plus. « Le mot d'ordre est de dire partout du bien de la France. La grande ennemie est la Russie. »

La princesse Henckel de Donnersmark, d'origine russe, offre des primes aux soldats allemands qui tuent le plus grand nombre de Russes.

\* \* \*

En 1915 le gouvernement français tint à associer Jules Cambon à la conduite des affaires. Il fut question de lui confier le portefeuille des Affaires étrangères. Ce projet n'était pas réalisable, mais au Quai d'Orsay le poste de secrétaire général fut créé en octobre et Jules Cambon en devint le premier titulaire. Aristide Briand assumait alors la double charge de président du Conseil et de ministre des Affaires étrangères.

L'opinion française ratifia la création de ce poste et le choix de Jules Cambon. Elle considéra sa présence au Quai d'Orsay comme assurant à notre politique étrangère une continuité et une sûreté à l'épreuve de nos vicissitudes intérieures. Les nombreuses

félicitations que reçut Jules Cambon à propos de sa nomination ne lui faisaient cependant pas illusion sur les difficultés qui l'attendaient. C'est ainsi que le 3 novembre il écrivait à l'abbé Mugnier :

« Pourquoi me félicitez-vous? Ne devriez-vous pas plutôt me plaindre? J'ai refusé tant que j'ai pu refuser, mais nous vivons dans un temps où il n'est pas permis de se dérober; il fallut prendre cette charge sans avoir d'attributions définies. On m'a dit que je donnerais des conseils; les Cassandre n'ont jamais raison.

» Enfin, c'est fait. Puissé-je ne pas trop décevoir mes amis! Je mesure déjà la sévérité des jugements de demain à l'excès de bienveillance de ceux d'aujourd'hui.

» Je tâcherai de montrer ma bonne volonté, car le royaume des cieux appartient aux hommes de bonne volonté.

» Que je serais heureux si je pouvais recevoir, par surcroît, un peu du royaume de la terre! »

Au Quai d'Orsay, le secrétariat général, rouage nouveau introduit dans une machine ancienne, provoqua, au début, certaines difficultés. En outre, et malgré la gravité des circonstances, d'octobre 1915 à novembre 1917, quatre ministres se transmirent le portefeuille des Affaires étrangères, quatre personnalités assurément remarquables, mais qui, de ce fait même, ne s'inspiraient pas toujours des mêmes conceptions. Nos affaires extérieures intéressaient en outre tout particulièrement M. Raymond Poincaré, un Président de la République strictement constitutionnel certes, mais dont l'influence au Conseil des ministres était considérable. Le Parlement comptait de nombreux spécialistes des questions diplomatiques; enfin, le grand état-major avait également son mot à dire sur leurs répercussions militaires. Entre Chantilly et M. Berthelot, le chef du cabinet de M. Briand, les coups de téléphone étaient fréquents.

Ces conditions très complexes ne firent pas perdre de vue à J. Cambon qu'au-dessus des hommes et des partis les intérêts français demeuraient permanents. Comme me l'a très justement dit un de ses fidèles collaborateurs, René Massigli, « jamais homme politique ne fut, plus que Jules Cambon, détaché vis-à-vis des ministres; il n'abdiquait pas ses opinions devant la volonté de ses supérieurs, il avait une liberté de jugement totale ».

C'est ainsi que l'ambassadeur avait toujours déploré la rupture des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège, effet de la dénonciation du Concordat.

En dehors de raisons confessionnelles ou de politique intérieure, il considérait que l'absence de tout représentant officiel français auprès du Vatican constituait, au point de vue international, une faute dangereuse.

Les événements de 1914 et l'influence qu'exercèrent alors à la Cour pontificale les Empires centraux, au détriment des puissances alliées, le confirmèrent dans cette manière de voir. Cette situation avait déterminé M. Viviani à confier à Jules Cambon, dès le début de la guerre, la mission d'enquête à Rome que nous connaissons. Elle fut l'amorce, dans les mois qui suivirent, d'une négociation officieuse. L'abbé Clément, vicaire général du cardinal Amette, collabora alors avec notre ambassadeur.

Une lettre du cardinal Gasparri au cardinal Amette, en date du 7 mai 1915, apportait l'écho de cette action.

« Les regards du monde entier sont tournés en ce moment vers les graves événements qui se déroulent dans les Dardanelles. Si Constantinople était prise, si le temple historique de Sainte-Sophie venait à être enlevé aux Musulmans, le Saint-Père désirerait vivement qu'il fût attribué à la France et ainsi rendu au

culte catholique pour lequel il a été construit dès l'origine. Sainte-Sophie était autrefois sous la protection de la France. Rendre à la France son rôle éminent, ce serait une splendide restauration du protectorat catholique en Orient. Le Saint-Siège, bien loin de vouloir en aucune façon enlever à la France ce protectorat ou le diminuer, serait disposé en cette occasion à le sanctionner et à lui donner plus d'éclat par un acte solennel. Je prie Votre Eminence de vouloir bien s'employer auprès de M. Hanotaux ou de M. Cambon, ou mieux encore auprès de l'un et de l'autre, selon qu'elle le jugera plus opportun dans sa haute sagesse, afin qu'ils plaident chaudement une cause aussi sainte près de M. le Président de la République ainsi qu'auprès des ministres MM. Delcassé et Briand. »

Les multiples rapports qui s'établirent entre Jules Cambon et notre haut commandement, à partir du moment où l'ambassadeur assume au Quai d'Orsay des fonctions officielles, provoquèrent de part et d'autre des appréciations qui méritent une mention.

Le général de Castelnau me confia un jour à ce sujet les souvenirs suivants :

« J'ai beaucoup connu Jules Cambon en 1916; à cette époque j'étais chef d'état-major général à Chantilly. C'était moi qui assurais la liaison avec le Quai d'Orsay, pour mettre le gouvernement au courant de ce que l'état-major général français espérait, de ce qu'il redoutait et de ce qu'il voulait.

» Le Quai d'Orsay était alors le siège du gouvernement puisque Briand était à la fois président du Conseil et ministre des Affaires étrangères.

» Je me rappelle avoir eu une conversation avec Jules Cambon au lendemain de mon entrevue avec le général Cadorna à Saint-Jean-de-Maurienne et une autre, plus importante et plus longue, après le Conseil interallié en 1916, en novembre, à Chantilly.

» Jules Cambon insistait auprès de moi pour que la distinction fût toujours nettement faite dans nos rapports entre la conduite de la guerre, affaire de gouvernement, et la conduite des opérations, affaire technique. Il était toutefois d'accord avec moi pour obtenir du gouvernement la présence permanente auprès de lui, comme conseiller technique, d'un officier de l'état-major général, afin que les décisions prises à Paris n'aient pas de fâcheuses répercussions sur les opérations militaires, dans lesquelles les hommes politiques étaient peu versés.

» A Chantilly, nous avions le sentiment que c'était Jules Cambon qui conduisait les affaires extérieures de la France, alors que Briand était avant tout préoccupé de la situation parlementaire et de la politique intérieure du pays.

» Lorsque je fus désigné en 1916 pour accompagner, comme expert militaire, la Commission internationale, qui, composée de MM. Doumergue, Scialoja, de lord Milner, alla en Russie pour se rendre compte des efforts faits par nos alliés et des possibilités qu'ils auraient de retenir sur le front oriental les divisions allemandes qui y étaient engagées, je dus ma désignation à l'effort personnel de Jules Cambon. C'est d'ailleurs en collaboration avec lui et son frère Paul Cambon que je rédigeai la lettre qui précisait les buts de cette mission si importante. »

Jules Cambon se plaisait, pour sa part, à relever les qualités dont fit preuve notre haut commandement pendant la guerre.

« On a souvent remarqué — devait-il écrire — que notre pays avait eu successivement à la tête de ses armées les hommes dont le caractère répondait justement aux nécessités de l'heure. Ce fut sa bonne fortune. Ils avaient tous les trois, Joffre, Pétain et Foch, une même force d'âme; mais le propre de la vertu de chacun s'est

manifesté de la façon qu'il fallait, précisément au moment où cela était nécessaire.

» Dans les premiers jours de la guerre, quand les désastres succédaient aux désastres, Joffre ne s'est pas ému. Son calme extraordinaire s'est imposé à tous et lui a permis d'attendre l'heure où l'ennemi commettrait une faute et où, à sa grande surprise, il se verrait obligé de reculer à son tour devant nos troupes qu'il croyait démoralisées. Plus tard, les propagandistes de la défaite semèrent parmi nos soldats français le découragement et l'esprit de révolte; la froide énergie de Pétain sut ressaisir l'esprit des troupes, punir les coupables et rétablir la discipline.

» Enfin, dans la dernière phase de la guerre, quand l'armée ennemie tentait un suprême effort et faisait reculer les Alliés, le commandement suprême fut confié à Foch, ce grand chef, qui était l'action faite homme et qui ne savait pas désespérer. Il arrêta le flot allemand, ébranla sa masse et par la répétition de ses coups la fit s'écrouler. Il était toute volonté, il disait : « Vaincre, c'est vouloir vaincre. » Et, certes, il l'a bien prouvé. »

Sur Mangin Jules Cambon devait écrire :

« Quand l'ennemi s'avancait de nouveau dans la direction de la Marne, le général Mangin, qui commandait les troupes massées sur son flanc, vint voir le général en chef pour lui demander ses directives.

» Foch, qui savait tout ce qu'il pouvait attendre de Mangin, se contenta de le prendre par les épaules et de le pousser en lui disant : « Allez... Allez... » Mangin était de ces hommes à qui il n'est pas besoin de dire deux fois : « Allez de l'avant. » Son attaque du lendemain fut le commencement de la débâcle des Allemands. »

L'ambassadeur, après la guerre, tint à répondre aux critiques dont nos grands chefs étaient alors l'objet.

« Les généraux de la Victoire étaient de bons citoyens. Il s'est trouvé des gens qui, dans la crainte que leur popularité ne constituât un danger pour nos institutions, redoutaient de mettre en lumière leurs mérites et leurs succès. C'était mal les connaître; leur dévouement au pays n'avait d'égal que leur modestie... En fait, je les ai toujours vus plus respectueux de l'autorité légale que beaucoup de ceux qui se défiaient de leur loyauté... Ils n'aspiraient qu'à remplir leur tâche quoi qu'elle fût souvent rendue difficile. Il n'était pas jusqu'à la fausse sensibilité de certains politiciens qui ne fût pour eux un embarras. « On voudrait, » me disait l'un d'eux, que je fisse la guerre, mais qu'il n'y ait ni » morts, ni blessés.

Jules Cambon, cependant, s'employait à limiter l'horrible tuerie. La parole était certes aux armées, mais la diplomatie pouvait et devait jouer son rôle. »

La position particulière de l'Autriche ne pouvait-elle offrir, à ce point de vue, certaines possibilités? Notre ambassadeur, bien que très sceptique sur leur valeur, estimait qu'il convenait tout au moins de les examiner.

La prolongation de la guerre, en surexcitant les sentiments nationaux, en assurant une mainmise progressive de l'Allemagne sur l'armée, sur l'économie austro-hongroises, et en épuisant les forces internes des pays Habsbourg, affaiblissait singulièrement les chances futures de la vieille dynastie. A Vienne, l'avenir apparaissait maintenant très sombre. Les réflexions élémentaires qu'avait méprisées le *Ballplatz* en 1914 s'imposaient peu à peu au haut personnel gouvernemental autrichien. Il était bien tard.

Le 29 janvier 1916, le prince Sixte de Bourbon, beau-frère du futur empereur d'Autriche, arrivait à Paris, accompagné de son frère. Les deux jeunes gens se présentèrent à M. William Martin, notre directeur du Protocole.

Cette circonstance allait-elle nous permettre de causer indirectement avec la Famille impériale autrichienne? L'archiduc Charles, héritier du trône, se trouvait, par son mariage, accessible à l'influence personnelle de son beau-frère, le prince Sixte, lui-même favorable à notre pays.

Après avoir fait réserver aux deux princes une entrevue avec le Président de la République, le directeur du Protocole présenta Sixte de Bourbon à Jules Cambon. Ce dernier estimait prématurée toute tentative de paix séparée avec l'Autriche. Les propos que lui tint alors le prince ne modifièrent pas son impression. L'ambassadeur notera :

« L'Autriche nous offrait ce qu'elle n'avait pas. Ce que nous voulions, c'était d'abord l'Alsace-Lorraine, et il n'était pas en son pouvoir de nous la restituer. »

En ce qui concerne les engagements précis que l'Autriche aurait pu prendre dans d'autres domaines, notamment dans celui des concessions à faire à l'Italie, Jules Cambon ne put rien obtenir et ces premières conversations prirent fin.

Au début de l'année 1916, Francis Charmes mourut. Jules Cambon ne se doutait pas qu'il remplacerait, trois ans plus tard, son vieil ami à l'Académie française. Cette mort fut pour lui une grande épreuve.

« Nous étions, Francis Charles et moi, des amis de quarante ans, — écrivait-il le 6 février 1916 à l'abbé Mugnier —. C'était un cœur excellent et je n'ai jamais rencontré homme d'un jugement plus sûr, ni d'un esprit plus droit. Il aimait la mesure en tout, excepté dans l'amitié. Sa perte pour moi est irréparable.

» Ce commencement d'année ne m'apporte que des deuils. Le général Serret, que j'avais auprès de moi à Berlin, a été blessé le 29 décembre en Alsace. Il vient de mourir de ses blessures.

» Notre pays perd en lui un de ses meilleurs officiers, mais pour moi, je regrette l'homme autant que le soldat.

» Quelles tristesses nous seront épargnées? L'âge frappe nos contemporains et l'affreuse guerre se charge des plus jeunes. »

Le 21 février 1916, le vieil empereur François-Joseph mourait. Sixte revint à Paris, et quelques mois plus tard, au début de février 1917, il formulait au nom du nouvel empereur Charles des propositions assez précises. La conversation entre le prince et Jules Cambon fut reprise.

Le 12 février un avant-projet de négociations préliminaires, en vue de la conclusion d'une paix séparée, pouvait être établi. Il prévoyait l'acceptation, par l'Autriche, d'un armistice sur tous les fronts, y compris ceux d'Italie et de Roumanie. Cette disposition devait, avant l'ouverture des pourparlers, permettre aux Alliés de s'entendre entre eux, et conformément à la Déclaration de Londres qui leur interdisait toute paix séparée.

Le Président Czernin prenait une attitude tout autre que celle du prince dans la note qu'il publia à Vienne le 21 février 1917 :

« L'alliance entre l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne, la Turquie et la Bulgarie est absolument indissoluble. Une paix séparée d'un de ces Etats est pour toujours exclue. »

A Paris, même les tentatives du prince Sixte avaient vivement intéressé des membres du gouvernement, tels que M. Briand ou le général Lyautey. Ils croyaient savoir que des difficultés s'étaient produites entre le nouvel empereur d'Autriche et

Guillaume II, lors des obsèques de François-Joseph. Charles de Habsbourg aurait alors réclamé le commandement direct des troupes austro-hongroises et se serait heurté à un refus catégorique de l'empereur d'Allemagne et du maréchal Hindenburg.

Des ministres français jugent possible de faire « quelque chose » à Vienne, mais ils n'étaient pas en mesure de préciser les moyens qui permettraient de soustraire l'Autriche-Hongrie à une emprise germanique plus effective que la bonne volonté du nouvel Empereur. On fondait également des espoirs à Paris sur une « fédéralisation » de l'Autriche-Hongrie, c'est-à-dire sur la fin du dualisme. Or, la Hongrie devait à ce dualisme sa structure intérieure et son importance politique. Aussi les liens qui unissaient les empires centraux avaient-ils toujours été plus forts entre Budapest et Berlin qu'entre Vienne et Berlin. Comment convaincre les Magyars de renoncer à leur propre grandeur nationale et à la position privilégiée qu'ils occupaient depuis si longtemps? Cet aspect du problème ne pouvait naturellement recevoir sa solution à Paris même. Enfin, aucun des Etats voisins de l'Autriche-Hongrie n'avait intérêt à consentir à des sacrifices pour maintenir l'Empire des Habsbourg. Compter, pour y parvenir, sur des adversaires semblait un paradoxe chimérique.

Le 23 mars 1917 l'empereur Charles recevait au château de Laxembourg son beau-frère Sixte et lui déclarait :

« Il faut absolument faire la paix; je le veux à tout prix. Il se peut évidemment qu'en continuant la guerre nous arrivions à la victoire, mais mieux vaut consentir à des arrangements équitables. »

Le prince Sixte revint à Paris. Il fut reçu par le Président de la République. Jules Cambon participa à la conversation.

M. Poincaré déclara qu'un armistice ne pouvait être envisagé que comme préliminaire d'une paix séparée avec l'Autriche « qui diplomatiquement, se rangerait à nos côtés, et la suite logique de cette paix devra être une alliance entre l'Autriche-Hongrie et l'Entente ».

Le 11 avril, M. Ribot, qui venait de remplacer M. Briand au Quai d'Orsay, échangeait ses vues sur l'Autriche avec M. Lloyd George. La rencontre, qui eut lieu à Folkestone, fit ressortir la nécessité d'établir un accord préalable complet avec l'Italie. Le 19 avril, à Saint-Jean-de-Maurienne, celle-ci se référa aux concessions du Trentin, de Trieste et des îles de l'Adriatique prévues en sa faveur par les Alliés avant son entrée en guerre.

Le 22 avril, à Paris, le prince recevait de Jules Cambon une note dans laquelle celui-ci résumait les propos qu'il avait tenus.

« Aucune proposition de paix — était-il affirmé dans ce document — ne peut être envisagée par l'Autriche sans tenir compte des vues du gouvernement italien. Or, les propositions qui avaient été portées à notre connaissance passaient absolument sous silence les revendications italiennes. D'autre part, il résulte des conversations échangées à Saint-Jean-de-Maurienne que le gouvernement italien n'est disposé à abandonner aucune des conditions qu'il avait mises à son entrée dans la guerre. Dans ces conditions, il n'y a pas lieu d'engager une conversation qui ne pourrait aboutir qu'à un échec certain. Si, à un moment donné et en de nouvelles circonstances, le gouvernement autrichien estimait que de nouveaux efforts peuvent être faits en vue d'une paix séparée, il y aurait lieu pour lui de tenir compte des aspirations italiennes qui portent sur Trieste non moins que sur le Trentin. »

Le prince répondait le jour même à Jules Cambon : « Je transmettrai le résultat de ma mission à l'Empereur. Je lui conseillerai

vivement de tenir compte de la sympathie que lui témoignent la France et l'Angleterre.

» Je comprends combien est délicate la question italienne qui intervient. *Je ne sais comment l'Empereur peut la résoudre*, en tenant compte de l'opinion et de la volonté de son pays, là sera la grande difficulté... (1). »

Les échanges de vues officiels avec le prince Sixte pouvaient être considérés comme terminés, malgré les nouveaux efforts que devait faire l'empereur Charles après la bataille de Caporetto.

Rien ne nous autorise à mettre en doute la sincérité des sentiments dont s'inspirèrent, en la circonstance, le souverain austro-hongrois et son beau-frère. Les innombrables émissaires qui, à l'époque, se rendirent dans les pays alliés pour y plaider la cause de la paix autrichienne s'inspiraient de motifs plus suspects. Ils donnèrent à une chimère l'aspect d'une possibilité. Ils affaiblirent, en ces heures d'usure, les forces morales des résistances occidentales, et ils semèrent entre les différents peuples alliés les plus dangereux germes de suspicion.

A ceux qui, aujourd'hui encore, regrettent l'échec de la négociation Sixte, rappelons que le comte Czernin, chancelier austro-hongrois, considérait en toute hypothèse son pays comme condamné et la fin de l'Empire des Habsbourg comme certaine.

« Je crois, — écrira-t-il plus tard — malgré tout, que même sans la guerre la monarchie aurait succombé et que l'assassinat en Serbie (*sic*) fut le premier pas... Il est naturellement impossible de dire de quelle façon se serait réalisée la chute de la monarchie si la guerre n'avait pas eu lieu. Certainement d'une manière moins terrible, probablement plus lentement et sans doute sans ébranler le monde entier. Nous étions condamnés à mourir. *Nous avions la liberté d'en choisir le moyen, et nous avons choisi le plus terrible.* Sans le savoir, nous avons perdu notre indépendance le jour où la guerre a éclaté. De sujets, nous sommes devenus objets. Cette malheureuse guerre, une fois déclenchée, nous fûmes impuissants à la terminer (2)... »

\* \* \*

En cette année 1917 des symptômes de lassitude se multiplièrent chez toutes les nations qui luttèrent depuis trois ans. A Berlin le chancelier Bethmann-Holweg donna sa démission. En France, l'échec des offensives affaiblissait les courages. A l'armée, il se produisait des désordres qui allaient permettre au général Pétain de donner sa mesure. A l'arrière, le défaitisme gagnait du terrain; les milieux politiques s'inquiétaient. Au Parlement, comités et séances de nuit se multipliaient. Le président du Conseil, M. Ribot, demandait parfois à Jules Cambon de l'assister devant les Commissions et même d'y prendre la parole. Notre ambassadeur quittait ces réunions attristé par les passions qui s'y déchaînaient, par la futilité des discussions. Il se demandait quel avenir était réservé à ce régime si différent de celui qu'il prévoyait dans sa jeunesse.

Parallèlement, les efforts pour mettre fin aux hostilités se multipliaient.

Le 12 juillet le gouvernement autrichien faisait de nouvelles ouvertures de paix. Le général Foch, le 24 juillet, déclarait au Quai d'Orsay qu'il fallait « maintenir la négociation et la laisser se développer ».

Les 24, 26 et 27 juillet une Conférence se réunissait à Paris pour reviser les buts de guerre, en tenant compte des propositions autrichiennes. Elle groupait autour de nos représentants

M. Sonnino, le général Cadorna, M. Lloyd George, M. Balfour et l'amiral Jellicoe. Elle se sépara sans être parvenue au moindre résultat.

En France une crise ministérielle suivit. Le 12 septembre un cabinet Painlevé succédait au ministère Ribot. M. Ribot gardait le portefeuille des Affaires étrangères. Il confirmait Jules Cambon dans ses fonctions de secrétaire général.

A Berlin, on se raidissait, présentant des défaillances autrichiennes. M. von Kuhlmann, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, affirmait solennellement que « son pays ne rendrait jamais l'Alsace-Lorraine à la France, l'Alsace-Lorraine, bouclier de l'Allemagne, symbole de son unité ».

M. Ribot crut devoir alors clarifier l'atmosphère et parler à la Chambre des ouvertures de l'Autriche : « L'Allemagne ne pouvant pas vaincre par les armes n'a qu'un espoir, c'est de diviser les Alliés. Hier l'Autriche se déclarait disposée à faire la paix, mais elle laissait volontairement de côté l'Italie, sachant que si nous écoutions ses paroles fallacieuses, l'Italie, demain, reprendrait sa liberté et deviendrait l'adversaire de la France qui l'aurait oubliée et trahie. »

Malheureusement le 24 octobre on recevait la nouvelle de Caporetto qui, en modifiant la position de l'Italie, autorisait de nouveaux espoirs en la conclusion d'une paix séparée.

C'est dans ces circonstances que se produisit une curieuse tentative de négociation.

La veuve d'un sénateur belge, M<sup>me</sup> de Merode, et un de ses amis, tous deux en relations avec M. de Lancken, chef de l'administration civile allemande en Belgique, firent part à M. Briand du désir qu'avait le diplomate allemand de le voir.

M. Briand prévint immédiatement le gouvernement français. « M. de Lancken, — disait-il, — faisait entrevoir les dispositions conciliantes de l'Allemagne en vue de la paix que les Allemands souhaitaient de conclure avant l'hiver. »

M. Briand avait même l'impression que M. de Lancken aurait été autorisé par l'Empereur à engager une conversation sur les bases suivantes :

- Abandons territoriaux en Alsace-Lorraine;
- Réparation par l'Allemagne des dommages causés aux départements envahis;
- Restitution des territoires occupés en Belgique sans aucune condition;
- Abandon à l'Angleterre d'une partie des colonies allemandes;
- Obtention de l'Autriche de concessions de nature à satisfaire l'Italie;
- Rien n'était précisé au sujet de la Russie.

Jules Cambon connaissait M. de Lancken depuis l'époque où celui-ci, à Paris, avait été conseiller de l'ambassade d'Allemagne. M. de Lancken était retourné à Berlin après l'attentat de Sérajevo; il s'y trouvait au moment de la crise de 1914. Nous avons vu qu'il avait consenti, à la veille des hostilités, à faire part à Jules Cambon des pénibles messages de la Wilhemstrasse. A la déclaration de guerre il partit en qualité de capitaine de cavalerie de réserve. C'est ainsi qu'au mois d'août il entra en Belgique et fut attaché à l'état-major allemand à Namur. Puis, lorsque le général von Bissing remplaça le maréchal von der Goltz comme gouverneur de Belgique, il appela près de lui M. de Lancken et lui confia la Section politique et l'Administration civile.

L'amorçage diplomatique auquel il se livrait vis-à-vis de M. Briand sera apprécié plus tard par Jules Cambon.

« M. de Lancken imagina de rencontrer Briand en Suisse et de négocier avec lui la paix. Il eut soin de se faire autoriser par son gouvernement et, comme il demandait quelles concessions

(1) Pour toute la négociation du prince Sixte, voir le journal d'Alexandre Ribot (Paris, Plon, 1936).

(2) *Dictionnaire diplomatique*, Paris, vol. I, p. 255.

il pourrait faire à son interlocuteur français, on l'autorisa à nous céder, tout au sud de l'Alsace et à l'ouest de la Lorraine, quelques bribes de territoires qui auraient, pensait-on, donné satisfaction à l'amour-propre français.

» Ainsi, on n'envisageait pas à Berlin l'abandon de l'Alsace-Lorraine et je crains que Briand, qui se flattait de l'obtenir, ne se fit illusion, ce qui l'exposait à un véritable malentendu.

« Finalement, MM. Briand et de Lancken ne se rencontrèrent pas. MM. Poincaré et Ribot s'opposèrent absolument à une démarche qui avait été envisagée sans qu'ils fussent consultés (1). »

Jules Cambon avait, pour sa part, immédiatement déconseillé au gouvernement français de donner suite à ces invites. Il estimait, en effet, qu'il y avait une certaine naïveté dans le fait de s'aboucher avec un délégué du gouvernement allemand sans l'aveu de nos alliés anglais et italiens. A ce point de vue, il déclara plus tard admirer les illusions de tous les faiseurs de projets, de tous les défaitistes, qui s'imaginaient pouvoir terminer la guerre sans que tous les Alliés fussent, au préalable, d'accord entre eux.

Le 16 novembre 1917, M. Poincaré appela M. Clemenceau à la présidence du Conseil. « On senti — écrivait plus tard Jules Cambon — qu'il y avait là quelque chose de nouveau; une volonté qui ne ferait plus attention aux petits côtés de la politique, aux chuchotements des couloirs, aux intrigues des partis, mais qui, par son énergie et sa ténacité, s'imposerait au pays et à l'ennemi lui-même. »

« Il était un Bleu, un enfant de la Révolution, un fils de cette Vendée qui avait toujours été la terre des réfractaires », dira de lui Jules Cambon. Il adorait la Révolution en bloc. Patriote comme Danton, hostile à tout ce qui était étranger, défiant, impitoyable pour ses adversaires, un pur Jacobin, en un mot. Cet homme de progrès vivait du passé et dans le passé. Il était profondément individualiste. Son individualisme n'était pas purement intellectuel; il le transportait dans l'action. Citant un mot d'Ibsen dans *l'Ennemi du Peuple* : « L'homme le plus puissant du monde, c'est celui qui est le plus seul, » il ajoutait : « C'est celui qui peut développer le plus d'énergie personnelle, puisqu'aucune partie de son activité n'est neutralisée par les forces divergentes avec lesquelles un commun concours l'obligerait à composer (1). »

» Cette âme forte méprisait les faibles. Il détestait les honneurs qui, à ses yeux, « cachaient mal des redditions de conscience ».

Jules Cambon fut appelé à collaborer directement avec le nouveau président du Conseil qui s'était installé au ministère de la Guerre. Clemenceau estimait utile d'avoir auprès de lui ce conseiller indépendant et d'une expérience incomparable.

Les deux hommes s'étaient toujours trouvés dans des camps adverses. Clemenceau avait fait une opposition très dure à la politique de Gambetta, comme à celle de Jules Ferry qu'il accusait de n'avoir été qu'un « opportuniste ».

Lorsque le nouveau chef du gouvernement proposa à Jules Cambon de venir auprès de lui, celui-ci rappela qu'il avait été l'intime ami de Jules Ferry dont lui, Clemenceau, s'était toujours montré l'adversaire. L'ambassadeur ajouta même qu'il resterait, en pensée, fidèle à ses amitiés. « C'est entendu, lui répondit Clemenceau, mais tout ça c'est du passé. Nous avons quelque chose à faire à présent, et j'ai besoin autour de moi d'hommes en qui j'ai confiance. »

Ils s'étaient appréciés l'un et l'autre du temps de l'affaire des

déserteurs de Casablanca. Clemenceau était alors président du Conseil. A l'intérieur il faisait face à un dangereux mouvement anarchiste; à l'extérieur il n'hésitait pas cependant à se montrer énergique vis-à-vis de l'Allemagne. Jules Cambon l'en approuva : « La fermeté, — écrivit-il, — de l'attitude et du langage de M. Clemenceau, impressionna certainement la *Wilhemstrasse* et contribua plus que ne l'eussent fait d'aimables complaisances, à la solution de cette méchante affaire. »

Le 20 novembre 1917, Jules Cambon, qui se montrait rarement à la Chambre, s'y rendit pourtant. Il voulait entendre la déclaration ministérielle. Lorsque le nouveau chef du gouvernement prit la parole, un frisson parcourut l'auditoire. En phrases brèves, une volonté s'affirmait. « Tout pour la France saignante dans sa gloire, tout pour l'apothéose du Droit triomphant. Abdiquer tout ce qui n'est pas de la Patrie, l'heure nous est venue d'être uniquement Français, avec la fierté de nous dire que cela suffit... »

» Hélas, il y a aussi des crimes contre la France qui appellent un prompt châtement. Nous serons sans faiblesse. Plus de campagnes pacifistes, plus de menées allemandes; ni trahisons, ni demi-trahisons.

« Plus que la guerre, rien que la guerre. Nos armées ne seront pas prises entre deux feux... »

» Un jour, de Paris aux plus humbles villages, des rafales d'acclamations accueilleront nos étendards vainqueurs, tordus dans le sang et les larmes, déchirés des obus, magnifique apparition de nos grands morts. »

\* \* \*

La pièce que Jules Cambon occupait, rue Saint-Dominique, à la présidence du Conseil, était située au rez-de-chaussée, près du bureau des secrétaires de Clemenceau, MM. Mandel et Jean Martet, et communiquait ainsi avec le cabinet de Clemenceau.

Des conditions de travail si favorables ne devaient cependant pas prévenir certains malentendus entre deux hommes si différents de tempéraments.

Clemenceau était sensible à la rapide et pénétrante intelligence de son collaborateur, à sa conversation spirituelle et variée. Mais, tandis que celui-ci allait au-delà des événements, pour les rattacher au passé ou à l'avenir, le président était tout au présent; il fonçait sur l'obstacle. Son impulsivité témoignait d'un dynamisme prodigieux qui impressionnait l'adversaire. Jules Cambon répétait volontiers à son entourage : « Il y a des moments où il faut savoir être dupe. » Clemenceau, lui, n'apprécia jamais la célèbre boutade de Talleyrand à un de ses collègues : « Comme je vous envie, monsieur, d'avoir l'air si bête. »

D'autre part, les mois, en se succédant, imposaient à Clemenceau pris « par la guerre et uniquement par la guerre », des charges multiples et de plus en plus lourdes. Son abord se faisait difficile, ses propos plus rudes.

Jules Cambon souffrait aussi de voir l'abîme qui séparait le chef du gouvernement du président de la République, M. Poincaré. Il n'y avait entre les deux hommes que peu de rapports directs. C'était sur le secrétaire général des Affaires étrangères que bien souvent M. Poincaré comptait pour être informé. Pour Clemenceau, un Président de la République ne devait s'occuper de rien. Un jour, une de ces lettres que M. Poincaré écrivait presque chaque jour au président du Conseil et dont la petite écriture fine et régulière mettait celui-ci de méchante humeur, commençait par les mots : « Jules Cambon m'informe... » Le chef du gouvernement en prit ombrage.

Le 7 décembre 1917 les Etats-Unis entraient en guerre contre l'Allemagne. Depuis longtemps Jules Cambon attendait cette décision. Elle « permit à l'Europe de découvrir enfin l'âme de

(1) JULES CAMBON, « Article Lancken », *Revue des Deux Mondes*.

(1) J. CAMBON, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1929.

l'Amérique. L'Allemagne s'y était trompée, sa présomption n'avait eu d'égale que son ignorance. Aussi, lorsque lassés de tant d'insolence, les Etats-Unis se placèrent enfin aux côtés des puissances démocratiques dans la lutte; lorsque Wilson, définissant le caractère de leur intervention, proclama les vues d'avenir qui étaient les siennes, celles-ci apparurent si éloignées des réalités immédiates, qui sollicitent d'ordinaire l'attention des hommes politiques, qu'on fut comme désorienté à Berlin et qu'on ne mesura pas tout de suite la force du coup qui était porté à l'Allemagne.

« L'Allemagne avait commis quelques erreurs fondamentales sur les Etats-Unis. La première était de croire qu'il n'existait pas chez eux de véritable esprit national. Une démocratie composée d'éléments venus de tous les points du monde, sans traditions communes, ne pouvait, aux yeux de cette nation hiérarchisée, composer un tout homogène. L'illusion germanique reposait aussi sur les manifestations d'amour que les Américains de race allemande prodiguaient à leur pays d'origine. Pour les maintenir dans une sorte d'allégeance à l'égard de leur mère patrie, la loi Delbrück avait autorisé les Allemands à se faire naturaliser Américains, sans rompre les liens qui les attachaient à la mère patrie. Sans doute il se trouvait un certain nombre d'Américains, d'origine allemande, restés attachés à leur ancienne patrie, mais le nombre en était petit relativement à la masse de la population.

« Il suffisait de pénétrer un peu les couches profondes de la nation pour sentir l'extraordinaire puissance d'assimilation de l'idée américaine et éprouver la solidité du lien moral que crée entre les hommes la pratique de la liberté.

» L'expérience la plus contemporaine apportait ainsi la preuve que ni l'unité de langage, ni l'unité de race ne sont les éléments nécessaires à la formation de cette âme commune qui constitue la nationalité (1). »

Jules Cambon remarqua, lorsqu'il était ambassadeur à Washington, qu'à Berlin on n'avait pas compris tout ce que contenait en germe la guerre des Etats-Unis contre l'Espagne. Ce n'était pas à l'époque où chaque jour les peuples se sentaient plus proches les uns des autres, où la science et l'industrie humaines mettaient à leur disposition de nouveaux instruments de concurrence que les Etats-Unis pouvaient, quels fussent leurs sentiments, s'en tenir à une politique d'isolement. Aussi nous permettons-nous de penser que si Jules Cambon assistait aux événements actuels il ne donnerait pas au récent « *Neutrality Act* » de Washington une valeur définitive.

Les Etats-Unis avaient dû déclarer également la guerre à l'Autriche. Les Habsbourg se trouvaient par là-même plus étroitement rivés aux Hohenzollern. Le comte Czernin le constatait en déclarant publiquement : « Nous sommes unis à l'Allemagne, nous combattons pour la défense de l'Allemagne, nous combattons pour l'Alsace-Lorraine comme l'Allemagne combat pour nous. Je ne fais pas différence entre Trieste et Strasbourg ». Et dans le discours qu'il prononçait devant la municipalité de Vienne, le ministre autrichien présentait les négociations avec la France, en vue d'une paix séparée, sous un angle tel que Paris semblait en avoir pris l'initiative.

Clemenceau était au front lorsque le 4 avril 1918 M. Mandel lui téléphona ce discours. « Le comte Czernin a menti », répondit simplement le président du Conseil.

M. Clemenceau « faisait la guerre » et ne faisait que la guerre. Il se préoccupait peu de la paix, ou même du proche avenir.

Il considérait sa réponse au discours Czernin comme une occasion d'exalter le patriotisme des Français.

Cette réponse, donnée du haut de la tribune du Sénat, dénonçait la duplicité de Czernin en termes outrageants : « Il y a des consciences pourries... »

Il avait agi sans écouter Jules Cambon. Celui-ci estimait, en effet, qu'à l'heure de l'élaboration du Traité de paix, à laquelle il fallait cependant bien penser, l'Autriche, si affaiblie qu'elle fût, présentait encore, au point de vue germanique, des possibilités. L'ambassadeur trouvait fort dangereux de sacrifier l'avenir, de livrer complètement Vienne à Berlin. A ceux qui, dans l'entourage de Clemenceau, l'interrogeaient sur cette affaire, il répondait : « Vraiment, on ne fait pas de la diplomatie comme cela. »

C'est à cette époque que Jules Cambon fut élu à l'Académie française au fauteuil précédemment occupé par Francis Charmes. Il vint annoncer la nouvelle au « Tigre ».

Celui-ci écrivait à son bureau. Après avoir écouté son collaborateur, il le regarda un instant et lui dit : « Comique », puis il se remit à son travail. Habitué à ces brusqueries, Jules Cambon se borna à répliquer : « L'aventure, monsieur le Président, pourrait vous arriver. » Clemenceau leva à nouveau les yeux et dit : « Plus comique ».

Paul Cambon, en apprenant l'élection, écrivait de Londres, le 16 mai 1918, à son frère :

« Te voilà à l'Académie. C'est un succès. Tu as une fin de carrière triomphante; ... tu n'avais pas sollicité cet honneur; tu n'en avais pas besoin. Un échec eût été cependant désagréable; on n'aurait pas manqué de te reprocher une ambition non justifiée, et de t'ennuyer avec des condoléances sur ta défaite. Je pense au bonheur que ton arrivée à l'Académie française eût été pour notre pauvre maman. Elle était toujours préoccupée de te voir heureux; assister à ta réception eût été pour elle le plus beau des rêves. Xavier Charmes m'avait écrit un mot que j'ai reçu hier me disant que l'élection était assurée. »

A Paris la prolongation de la lutte aigrissait le caractère; les personnalités s'affrontaient. « Pendant deux ans, — devait écrire un des collaborateurs de M. Clemenceau, — je n'ai vu que la haine autour de moi, haine entre les généraux, les ministres, les diplomates, les hommes d'Etat et les journalistes. »

Jules Cambon notait plus simplement : « A ce moment l'esprit d'intrigue n'était pas maté. Des parlementaires s'acharnaient contre Foch et Pétain et à travers ces généraux cherchaient à atteindre Clemenceau. »

\* \* \*

Au printemps de 1918 l'Allemagne tentait sa suprême chance militaire; les offensives de Hindenburg et de Ludendorff soumettaient le front des Alliés à de dures épreuves. A l'arrière les intrigues et les manœuvres politiques se multipliaient, témoignage de lassitude. Clemenceau dut parler durement au Palais-Bourbon : « Nous remporterons la victoire, — dit-il le 4 juin 1918, — si les pouvoirs publics sont à la hauteur de leur tâche. Je me bats devant Paris, je me bats à Paris et je me bats derrière Paris. »

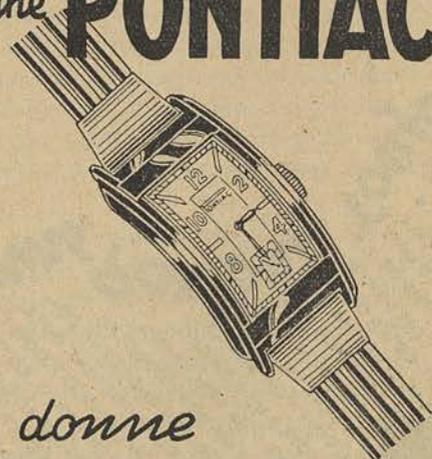
Ces paroles brisèrent les résistances parlementaires. Elles permirent à nos chefs militaires de poursuivre la lutte.

Jules Cambon était reconnaissant au président du Conseil de cette fermeté intrépide. Il rencontra ce même jour, en descendant le grand escalier du ministère de la Guerre, le général Gouraud qui était venu du front. Ils parlèrent tout naturellement « du grand patron » et Jules Cambon dit au général : « Quand je

(1) Article J. CAMBON, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> février 1919.



une **PONTIAC**



donne  
l'heure exacte



**PONTIAC**

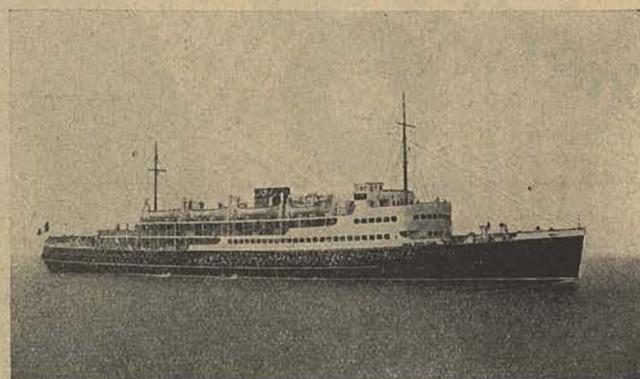
**supportchoc**

le premier chronographe  
qui supporte les chocs

— Indispensable pour —  
Missionnaires, Docteurs,  
Infirmières, Ingénieurs, etc.

# OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale  
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

**CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ**

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés  
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour  
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays  
et Agences de voyages

vois avec quel courage, quelle peine, ce vieillard se bat chaque jour avec les pires difficultés, les plus sordides intrigues, pour sauver la France, je ne peux pas ne pas l'aimer. »

Le 21 mars 1918, une armée anglaise avait été enfoncée et presque anéantie dans la région de Saint-Quentin. La percée du front s'était trouvée un instant réalisée. Des renforts français envoyés immédiatement furent engagés au fur et à mesure de leurs débarquements. Des divergences de vues se manifestèrent entre les hauts commandements. Allait-on, faute de coordination, laisser les Allemands rompre la charnière qui joignait les forces belges et britanniques aux Français ?

Alors, le 26 mars 1918 eut lieu la célèbre entrevue de Doullens. Jules Cambon la racontait en ces termes :

« Hier, 26 mars, il était 5 heures du soir environ, quand je suis entré dans le cabinet de M. Clemenceau; il y avait là M. Jeanneney, sous-secrétaire d'Etat, le lieutenant-colonel Herscher, M. Mandel, M. Martet et M. Lallement.

» M. Clemenceau arrivait à l'instant de Doullens avec son chef de cabinet, le général Mordacq. Il s'y était rendu le matin, avec le Président de la République, M. Loucheur, le général Foch et le général Pétain.

» Ils s'étaient rencontrés dans cette petite ville avec M. Lloyd George, venu de Londres, ainsi que lord Milner, ministre de la Guerre anglais, le maréchal Douglas Haig. Les généraux commandants les trois armées anglaises devaient également se trouver là.

» M. Clemenceau nous fit le récit de l'entrevue.

« Les Anglais arrivèrent en retard. Les Français durent attendre pendant près d'une heure. La mairie de Doullens, dans laquelle devait avoir lieu l'entrevue, donne sur une petite place. » M. Poincaré et ses compagnons s'y promènèrent en attendant l'arrivée des Anglais. La population de la ville était tout autour, regardant ces hommes qui portaient dans leurs mains les destinées du pays.

» La situation militaire était affreuse, les esprits étaient abattus; seul le général Foch tenait bon.

» Foch prit successivement à part M. Poincaré, M. Clemenceau et même le général Pétain volontiers pessimiste et leur parla avec un tel feu qu'il releva leur moral.

« — Une partie, dit-il, n'est jamais perdue que quand on le veut bien. On nous parlera de stratégie et de tactique; ce ne sont que des mots. Je le sais bien. J'ai professé la stratégie à l'Ecole de guerre. La seule chose qui fait vaincre, c'est de vouloir vaincre, et nous pouvons vaincre si nous le voulons.

» Enfin, les Anglais arrivèrent et Lloyd George demanda la permission de conférer quelques instants avec les généraux anglais. Cette conversation entre Anglais terminée, l'on monta à la salle du Conseil municipal où devait avoir lieu la Conférence. On commença par parler de la bataille de la veille et de la situation de l'armée anglaise qui avait été rudement malmenée par l'ennemi. Les troupes anglaises s'étaient admirablement battues, elles n'avaient pas été conduites. Le général Gough, très critiqué comme général, avait fait preuve d'un magnifique courage de soldat. Son armée, qui occupait le sud de la Somme, comptait 135.000 hommes. De toute cette masse on calculait qu'il ne restait que 25.000 hommes qui cherchaient à rejoindre. C'était un désastre.

» L'objectif des Allemands était Amiens; les Anglais devaient tenir au nord de la Somme, et les Français au sud. Le général Fayolle devait, connaissant admirablement la région, y prendre le commandement de trois corps d'armée français et des restes de l'armée anglaise du général Gough. Lord Milner promit

» qu'il allait envoyer d'Angleterre 180.000 hommes au rythme de 6.000 par jour.

» Enfin, Lloyd George se leva et demanda à parler à M. Clemenceau. Il le prit dans l'embrasure d'une fenêtre et lui dit que « dans la situation où se trouvaient les armées, il fallait de toute nécessité assurer l'unité du commandement et qu'il proposait de placer Douglas Haig et Pétain sous les ordres de Foch. »

» M. Clemenceau saisit la balle au bond, convaincu que cette proposition avait fait l'objet de l'entretien qu'en arrivant à Doullens Lloyd George avait voulu avoir avec les généraux anglais. Pour lui, il aborda le général Pétain et n'eut pas trop de peine à l'amener à accepter le commandement de Foch.

» Le président du Conseil fit alors part au général Foch lui-même de la proposition anglaise et celui-ci y donna son consentement. On rédigea alors un ordre de service par lequel le gouvernement britannique et le gouvernement français chargeaient M. le général Foch de coordonner les opérations de généraux en chef de leurs armées respectives. Ceux-ci devaient fournir au général Foch tous les renseignements dont il aurait besoin.

» M. Lloyd George et lord Milner ne soulevèrent aucune objection contre cette rédaction.

» Aussitôt l'accord fait, l'ordre fut rédigé et signé. Immédiatement après, les généraux partirent chacun de leur côté pour aller à leur besogne.

» La bataille allait recommencer le lendemain dans de meilleures conditions pour nous.

» Clemenceau avait fait ce récit d'une seule haleine. Nous lui conseillâmes de se reposer et nous le laissâmes seul.

» Comme je sortais de son cabinet, le général Mordacq m'arrêta et me dit :

» La victoire n'est pas encore à nous, mais aujourd'hui M. Clemenceau a sauvé la France. »

Le 3 avril Clemenceau se rendait à Beauvais, siège du grand quartier général. Il y rencontrait M. Lloyd George, Foch et les deux commandants en chef.

» Cette entrevue, — notait le lendemain Jules Cambon, — a eu pour objet de déterminer avec précision les pouvoirs du général Foch.

» Le mot « coordination », qui avait paru suffisant à Doullens pour déterminer les attributions du général Foch, donnait lieu à des interprétations qui avaient déjà amené des malentendus entre lui et les généraux en chef.

» Il fallait trouver le moyen de faire accepter aux Anglais le commandement en chef de Foch, dont la dénomination les offusquait. « Si le War Office l'adoptait, disait Lloyd George, jamais le Parlement britannique n'approuverait une telle décision. »

» Une heureuse formule suggérée à Clemenceau par le général Mordacq fut proposée : « Les gouvernements britannique, français et américain confient au général Foch la direction stratégique des opérations militaires. » Etonnante influence des mots : en réalité, le commandement unique était instauré, mais le mot n'y était pas.

» Pendant le voyage jusqu'à Beauvais, le général Mordacq qui accompagnait M. Clemenceau avait évoqué un précédent qui frappa le président du Conseil et lui permit de formuler sa pensée.

» Lorsqu'en 1814 la France fut envahie, le prince Schwarzenberg commandait l'armée autrichienne, mais il était en même temps le généralissime des armées alliées.

» Cependant les commandants en chef des armées prussiennes et russes devaient garder une certaine autonomie. Pour tout

accorder, on avait donné au prince Schwartzberg la direction générale stratégique des opérations, les commandants en chef prussiens et russes gardant la direction tactique de leurs armées respectives.

» C'est dans ces termes qu'à Beauvais, et après des explications assez embrouillées du général Foch, Clemenceau proposa de définir le pouvoir de celui-ci par rapport à ceux laissés au maréchal Douglas Haig et au maréchal Pétain.

» J'ai noté ces deux entrevues de Doullens et de Beauvais en sortant d'en entendre le récit de la bouche de M. Clemenceau.

« C'est de cette décision, qui confia le commandement unique des armées alliées au général Foch, que date pour moi la certitude de la victoire générale — écrira Jules Cambon. »

L'offensive prise en mars par les Allemands fut suivie de leurs attaques d'avril dans les Flandres. Elles leur valurent, elles aussi, des succès tactiques. Puis en mai et en juin le Chemin des Dames fut perdu par l'armée française. Les Allemands franchirent l'Aisne, s'emparèrent de Soissons et s'avancèrent jusqu'à la voie ferrée de Paris à Strasbourg qui fut coupée. L'avance ennemie était considérable. Elle dépassait sur certains points 40 kilomètres en quatre jours.

La forme que revêtait le front allemand permettait au général Foch de considérer la position ennemie comme moins favorable qu'auparavant. Mais l'affaire mettait le nouveau commandement et M. Clemenceau en posture difficile aux yeux de l'opinion. Une armée française occupant une des plus fortes positions du front avait subi un revers impressionnant par l'étendue des pertes et le terrain abandonné. L'ennemi s'était sensiblement rapproché de Paris. La confiance de Clemenceau en Foch demeura cependant intacte et les attaques de parlementaires se virent imposer silence. En ces jours critiques, le rôle du chef du gouvernement fut admirable et essentiel. Cette lettre de Jules Cambon au général Gouraud en date du 25 mai est pathétique sous sa forme anodine :

« On me dit que l'esprit des troupes est excellent; je ne trouve pas qu'à l'arrière l'esprit soit aussi bon, mais nous sommes un peuple qui aime à bavarder et critiquer, et tout de même il y va de bon cœur. C'est là-dessus aussi qu'il faut compter. »

La dernière des offensives allemandes se produisit en Champagne et sur la Marne, du 15 au 17 juillet; elle fut suivie des contre-offensives victorieuses de tous les éléments alliés du front. Les renforts qui, venus des Etats-Unis, ne cessaient de grossir les effectifs alliés, préparèrent ces succès au cours desquels les Américains devaient faire preuve de remarquables qualités.

Dès les premiers revers germaniques, Jules Cambon estima qu'il convenait pour les gouvernements alliés d'arrêter l'essentiel des conditions à poser aux Allemands si ceux-ci sollicitaient un armistice, prélude des conditions de paix.

Clemenceau n'envisageait pas que les revendications françaises qu'il formulait dans son cœur de vieux patriote pussent être contestées.

Ce ne fut qu'entre le 23 et le 26 octobre 1918 que les chefs des gouvernements européens et les ministres des Affaires étrangères arrivèrent à Paris pour s'entendre sur cette question. Le colonel House, homme de confiance du Président Wilson, se joignit à eux. Les réunions commencèrent aussitôt sans avoir tout d'abord un caractère officiel. Elles le revêtirent à partir du 31 octobre lorsque le Conseil suprême siégea à Versailles. Auparavant les séances se tenaient le matin chez le colonel House, rue de l'Université, et l'après-midi dans le cabinet de M. Clemenceau, au ministère de la Guerre, ou dans celui de M. Pichon, aux Affaires étrangères.

Jules Cambon, quoique souffrant, participa à ces réunions. Ainsi qu'il le craignait, des divergences de vues sérieuses se manifestèrent immédiatement. La nécessité de décisions rapides ne permettait pas de prolonger les délibérations; le recours à des compromis, au risque de graves difficultés ultérieures, était trop fréquent.

L'offensive victorieuse conduite par le maréchal Foch se précipitait cependant. Le front autrichien céda le premier et le 26 octobre, le maréchal Foch venait défendre devant le Conseil Supérieur les conditions qu'il envisageait en cas d'armistice. On connaît leurs modérations, car le maréchal souhaitait mettre fin à ces terribles effusions de sang. Il demandait cependant ce qui lui apparaissait être les garanties essentielles d'une paix satisfaisante.

Du 27 au 30 octobre la discussion se poursuivait.

Finalement, pour les clauses militaires, tout le monde se rallia aux avis de Foch. Les clauses à caractère politique et diplomatique, les garanties financières furent omises.

Le 4 novembre un texte définitif pouvait être rédigé par les chefs des gouvernements alliés qui le communiquèrent à Washington.

Le jour de l'Armistice, Jules Cambon était malade, retenu au lit par une névrite. Ses souffrances étaient grandes, mais la pire de toutes était l'immobilité à laquelle il se trouvait condamné en un pareil moment.

Il habitait, à l'hôtel Crillon, une petite chambre située sur une cour intérieure. Cependant, le 11 novembre, dès la fin de la matinée, les rumeurs de la rue, les manifestations joyeuses de la foule parvinrent jusqu'à lui. Avec quelle émotion il percevait ces bruits confus; que d'événements et de souvenirs ils évoquaient pour lui!

A sa première sortie, il se rendit rue Saint-Dominique pour féliciter M. Clemenceau. Il le trouva rajeuni, rayonnant. « Son âme — disait Jules Cambon — se détendait. »

Quelques jours plus tard, l'ambassadeur de France à Berne, M. Dutasta, qui, lui aussi, était venu voir son protecteur et ami, le président du Conseil, se présenta chez Jules Cambon. Celui-ci nota l'entretien. Dutasta était ému. « Savez-vous — me déclara-t-il — ce que vient de me dire Clemenceau? « Jusqu'au 18 juillet, j'ai douté de la victoire, mais personne n'en a rien su. » Ce propos provoqua de Jules Cambon la réflexion suivante : « C'est cette maîtrise de soi qui lui a donné la victoire. »

GENEVIÈVE TABOUIS.

## ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . .	17 belgas
II. — Pour le Congo belge . . . . .	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalie, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique et Equateur . . . . .	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays . . . . .	28 belgas

## Pour une politique internationale de paix et de compréhension

Entretien avec S. Em. Mgr August Hlond  
cardinal-primat de Pologne

— Nos rapports avec presque toutes les puissances du monde entier sont excellents. Nous sommes liés à plusieurs d'elles par des alliances que nous apprécions hautement. La France y occupe la première place. Notre union avec ce pays est aussi étroite que jamais; elle échappe entièrement aux changements de régime qui se produisent chez notre alliée. Tel est du moins le point de vue polonais. Hélas! je n'ai pas toujours pu constater en France la même attitude envers notre politique intérieure.

Le penchant à nous imposer des conseils, à distribuer des bons et des mauvais points, cette immixtion inadmissible dans nos affaires constitue le seul obstacle qui serait susceptible de troubler les relations fraternelles des deux peuples. Nous ne saurions que faire ni des admonestations, ni des appels qui nous sont adressés par n'importe quel étranger, fût-il de la plus haute distinction. D'ailleurs ce Monsieur-N'importe-Qui ne possède aucune qualification pour parler au nom de la nation française; les dirigeants officiels de la politique française se sont comportés de la façon la plus correcte. Ainsi toutes les ombres ont disparu de l'horizon; les malentendus qui l'avaient assombri, il y a quelques années, ont cessé d'exister. Moi qui connais la France, qui l'aime et qui l'admire, j'en suis très, très heureux.

— Les liens franco-polonais ont-ils subi la répercussion avantageuse de la situation actuelle du catholicisme français?

— Je viens de vous dire que notre alliance ne dépend pas des événements internes dans les deux Etats. Pourtant nul ne saurait nier que l'évolution intérieure de chacune des deux nations exerce une influence considérable sur les sentiments qu'elles se vouent réciproquement. La majorité écrasante des Polonais reste fidèlement attachée à sa foi catholique; elle est donc fière des succès obtenus par les catholiques français dans différents domaines de la vie publique, littéraire et même économique. Nous nous réjouissons pareillement si les rapports entre l'Eglise et l'Etat, entre les représentants des pouvoirs spirituel et temporel se développent de façon favorable.

— Votre Eminence veut-elle dire que ce fait se produit réellement en France?

— Les efforts pour créer une atmosphère de collaboration sincère entre le Saint-Siège et la France, entre l'Eglise et l'Etat ont été reconnus par les facteurs les plus compétents du Vatican. Par là ma propre opinion est donnée.

— La politique de la main tendue?

— Mes éminents confrères les Cardinaux et les Evêques de France se sont prononcés sur cette question en ce qui concerne la France et cela assez fréquemment. Le Saint-Père a proclamé son avis qui fait autorité pour toute l'Eglise. Mais comme ce problème est d'actualité partout, donc en Pologne également, je voudrais néanmoins définir mon point de vue. Notre conscience chrétienne nous ordonne de saisir chaque main qui nous est tendue de grand cœur. Le communiste c'est pour nous un frère

égare. Nous l'accueillons avec plaisir, s'il vient vers nous sincèrement et en renonçant à ses erreurs. Par contre, ni l'Eglise, ni aucune communauté qui prétend être catholique, ni aucun catholique individuellement ne sauraient être en rapports avec la doctrine communiste, ni avec un parti organisé sur la base de cette doctrine. Je ne veux pas contester que l'on pourrait imaginer certaines tâches, telle la prévoyance sociale, l'aide aux travailleurs, sur lesquelles l'Eglise et le communisme émettent des jugements assez semblables. Mais toute collaboration, même dans des buts précis et restreints, est rendue impossible par la divergence des bases fondamentales du catholicisme spiritualiste théiste et du communisme matérialiste et athée. Cette situation ne changerait que si le parti communiste revisait ses principes les plus essentiels. Or, dans cette hypothèse, ce parti cesserait d'être ce qu'il est actuellement.

— Cette hostilité implacable préside-t-elle pareillement aux relations polono-russes?

— Nullement. La collaboration des catholiques et des communistes à l'intérieur d'un Etat, d'une organisation est exclue, mais cette constatation n'empêche pas que la lutte des opinions doit être menée uniquement sur le terrain spirituel et par des moyens pacifiques. Nous sommes très éloignés de prêcher une croisade, une guerre. Cela implique que nous voulons conserver la paix avec l'U. R. S. S. et que nous ne nous mêlons pas des affaires russes, tout en déplorant tant d'événements qui se produisent à l'Est de nos frontières. La contradiction entre nos idées polonaises et catholiques d'une part et le système philosophique et politique que défendent les Soviétiques de l'autre rend inévitable la lutte dans le domaine intellectuel; cependant, les deux Etats, la Pologne et l'Union Soviétique, ne doivent pas, de ce chef, en arriver à un conflit belliqueux. Nous ne ferons rien pour le provoquer.

— Votre Eminence semble décliner la participation de la Pologne à des alliances ou à d'autres traités dirigés contre l'U. R. S. S.?

— J'ai le droit de me prononcer sur cette question, à l'égal de tout autre citoyen, et j'en ai même le devoir en ma qualité de primat de l'Eglise de Pologne. Eh bien, je vous dis que nous devrions examiner de très près pareil pacte, pour voir si le but qu'il affiche, la lutte contre le bolchevisme, ne cache pas également d'autres buts, ou si, par hasard, ce ne sont pas uniquement ces autres buts auxquels il vise. De toute façon, je considère comme superflu, et par là comme inopportuniste, de faire signer à la Pologne un tel traité, du moins à l'heure présente. Nous n'en avons pas besoin pour maîtriser nos communistes.

— Toutefois, l'Allemagne et l'Italie préconisent une Ligue mondiale contre le communisme.

— La place des Polonais serait parmi les premiers adhérents d'un tel pacte, s'il s'agissait réellement d'un accord universel. Mais dans les circonstances actuelles, notre adhésion à un pacte anti communiste serait interprétée très probablement comme l'accès à un des groupes qui s'opposent l'un à l'autre dans toutes les questions de la politique internationale.

— La Pologne doit-elle se tenir à l'écart de ces blocs?

— Absolument. Nous sommes liés par des alliances à certains Etats pour des buts bien définis et rigoureusement défensifs. Cela nous suffit. Nous devons éviter toute démarche qui nous entraînerait dans un conflit dont l'origine se trouve en dehors de notre sphère d'intérêts, et il nous incombe de tout tenter, non seulement pour ne pas être mêlé à une telle conflagration, mais aussi pour l'empêcher de se déclarer.

— Les chances de cette politique, Monseigneur?

— Elles sont grandes. Notre politique étrangère nous prédestine au rôle d'intermédiaire. Alliés de la France, demeurant en excellents termes avec la Grande-Bretagne, nous entretenons en même temps des rapports de bon voisinage avec le Reich et nous sommes de vieux amis et des admirateurs de l'Italie régénérée.

— Votre Eminence a toujours souhaité une sincère réconciliation entre la Pologne et l'Allemagne, même à l'époque de leur antagonisme le plus violent. Je me souviens d'une conversation avec vous, Monseigneur, que j'ai eu l'honneur de publier, il y a cinq ans, et qui a fait couler beaucoup d'encre. Vous m'avez parlé des bons rapports que la Pologne doit renouer avec son voisin occidental. Où en sont-elles, aujourd'hui, ces relations avec le Reich?

— Je ne dirai pas que nous n'ayons aucune difficulté à surmonter, qu'il n'y ait pas de malentendus. Avec la bonne volonté qui existe des deux côtés, nous arriverons cependant à esquisser des divergences sérieuses. Le traité sur les minorités, de novembre 1937, n'a pas encore fait ses preuves, mais il démontre la possibilité d'une entente à l'amiable, même dans des questions tellement délicates. Grâce aux facteurs décisifs de Berlin, les choses qui menacent parfois de se gâter à Dantzig ont pu être arrangées. Je ne vois qu'un seul nuage qui menace nos rapports avec le Reich. C'est le sort très dur qui attend nos frères, les catholiques d'Allemagne. Nous compatissons avec eux et nous discernons avec inquiétude les dangers que court le « peuple des poètes et des penseurs » en laissant progresser le mouvement néo-païen.

— Votre Eminence me donnera-t-elle son avis sur le second Etat allemand?

— La Pologne éprouve pour l'Autriche une vive sympathie. Nous partageons tous deux la même Foi catholique et de grands souvenirs historiques, pour la plupart favorables, nous unissent; enfin nos intérêts concordent sous beaucoup de points avec ceux de l'Autriche. De même que tout autre Etat souverain, elle a le droit imprescriptible d'être maîtresse de ses destinées, y compris la liberté de se donner le régime qui lui convient et de fixer à son gré sa politique intérieure et extérieure.

— Et la Hongrie, Monseigneur?

— Ce pays peut exiger la réparation des torts dont il a été victime. C'est aux voisins, aux vainqueurs, à se montrer généreux et c'est aux Magyars à ne pas leur garder rancune. Nos amis yougoslaves ont été les premiers à comprendre la nécessité d'une réconciliation de tous les peuples danubiens. Nos amis roumains s'appêtent à suivre la même voie. Nous espérons que le troisième Etat de la Petite-Entente s'associera sous peu à cette politique, ce que plusieurs indices me font présager.

— La visite du Régent Horthy en Pologne a-t-elle renforcé l'amitié polono-magyare?

— Elle la manifeste devant le monde entier. Notre sympathie pour la nation hongroise dépasse de loin les vaines paroles qui n'engagent à rien. De même que l'existence d'une Autriche réellement indépendante, le bien-être d'une Hongrie forte, libre et prospère est pour nous d'une importance capitale. Je ne vois pas de question qui pourrait diviser Polonais et Hongrois, mais je suppose que de nombreuses éventualités pourraient nous amener à défendre la même cause.

— Votre Eminence prévoit-elle donc des conflits dans le bassin danubien?

— Je me refuse à des prophéties. Je ne puis qu'exprimer mon vœu que la paix ne soit jamais rompue dans ces régions. La Pologne et l'Allemagne ont donné l'exemple d'un règlement

provisoire qui survivra certes à beaucoup de traités « éternels ». Le *modus vivendi* sur les minorités nationales servirait utilement de modèle à un statut national interdanubien et le traité de 1934 fournit la preuve que l'on peut évincer des questions litigieuses sans renoncer à des prétentions que l'on croit fondées, de côté et d'autre.

— Le Congrès eucharistique de Budapest offrira sans doute l'occasion d'un rapprochement politique des nations qui y participent.

— Cette fête est avant tout religieuse, mais en célébrant la gloire de Celui qui nous a apporté la Paix, les peuples apprennent à s'entr'aimer et à se comprendre, donc aussi à se pardonner. Le Congrès de Budapest aura son rôle important dans la renaissance d'une paix sincère et durable et il travaillera, en ce faisant, pour le seul but final de toute politique internationale chrétienne et humaine.

Prof. O. FORST DE BATTAGLIA.

---

**La Revue catholique des idées et des faits**  
est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX<sup>e</sup> siècle; ravages du chancre russe; évolution de l'Allemagne vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; faiblesse et décadence de la France; nécessité pour tous les chrétiens de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Eglises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.

---

Problèmes actuels**Bluff**

Depuis que le monde est monde, les faibles et ceux qui sont dans l'embarras ont toujours eu recours au bluff. Le petit homme a toujours crâné pour compenser sa petitesse et le joueur de poker qui n'avait que de mauvaises cartes a toujours « fait comme si » la chance le comblait. Autant que les individus, les nations ont bluffé et souvent à leur plus grand et surprenant avantage.

Mais l'art du bluff, pour être vraiment efficace, postule un minimum reçu de non-bluff, c'est-à-dire de véracité. Sans ce minimum, si donc mentir est devenu la loi générale et dire la vérité n'est plus que l'exception, alors le tranchant du bon bluff est émoussé. Tout le monde prend figure de joueur de poker; tout le monde suspecte naturellement tout le monde et, en fin de compte, le seul moyen qui reste de tromper tout le monde est de dire la vérité!

Rapidement, sous nos yeux, le monde moderne court vers ce tombeau du bluff. Deux raisons principales ont conduit à cet excès. Les traités conclus après la guerre ont laissé de nombreux pays dans un état de faiblesse telle qu'il ne leur était guère possible d'en sortir que par un habile bluffage. L'autre raison est l'existence d'un instrument, forgé pendant la guerre et laissé, au lendemain de la guerre, à la disposition de quiconque voulait en user. Cet instrument est la propagande contemporaine, qui ne recule devant aucun mensonge, quelque improbable qu'il soit, et qui dispose des moyens de le répandre partout.

L'Allemagne fut le premier bluffeur vraiment important d'après-guerre. Mais n'oublions pas qu'elle fut puissamment aidée en cela par les fous chargés d'or assis autour de la table. Aujourd'hui encore l'Allemagne bluffe, mais elle a moins besoin de le faire qu'auparavant.

Puis vint l'Italie avec le bluff vraiment héroïque de l'Abyssinie, quand il semblait qu'à peu près le monde entier allait lui tomber dessus — et que rien n'arriva. Le Japon suivit la mode dans sa guerre contre la Chine, après s'être fait la main, auparavant, en Mandchourie. Le Japon, en plus d'être oriental, c'est-à-dire impénétrable, dispose de deux grands atouts : il est à l'autre bout du monde et il est à proximité d'un certain nombre de trésors européens et américains sur lesquels il peut essayer ses chances de réussite dans des problèmes plus vastes.

Contre ce bluff japonais, l'Angleterre et les Etats-Unis préparent un contre-bluff plus grand encore. Les préparatifs se font sur une échelle gigantesque, et s'ils se poursuivent comme ils ont commencé, il semble que le Japon pourrait bien échouer dans sa tentative, encore qu'il détienne quelques très bonnes cartes.

Les deux nations occidentales s'arment rapidement et l'énorme accroissement projeté de la flotte américaine constitue certainement un fameux coup. D'autre part, un blocus anglo-américain de longue haleine laisserait entre les mains du Japon les sources très précieuses de revenus que l'Angleterre et les Etats-Unis tirent de la Chine, sans parler de l'obstruction qu'un pareil plan rencontrerait ailleurs.

Où tout cela mènera-t-il? Déjà nous en sommes à ce que plus personne ne croit rien de personne. Avant de répondre à la question, il faudrait d'abord déterminer deux points. Le premier est de savoir si l'actuel sentiment de tension nerveuse et d'appréhension entre les nations croît toujours ou s'il a commencé à

décroître. Le second est de savoir si les nations pourront encore augmenter beaucoup leurs mises. Déjà les possibilités financières sont tendues jusqu'à la limite de rupture et le moment semble prochain où le manque de biens économiques de première nécessité (gaspillés par les dépenses antiéconomiques) produira une réaction chez l'homme de la rue, plus préoccupé de se nourrir et de se loger que de jouer.

N'oublions pas non plus que certaines nations sont prêtes, en fin de compte, à payer si leur bluff rate, tandis que d'autres ne le sont pas...

HILAIRE BELLOC.

**Conférences Cardinal Mercier**

GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

19<sup>e</sup> ANNÉE

ET

**Grandes Conférences Littéraires**

11<sup>e</sup> ANNÉE

La prochaine conférence sera faite **mardi 15 février**, à 5 heures (Salle Patria), par

**M. BERNARD FAY**

Professeur au Collège de France

SUJET :

**Le rôle de la Franc-Maçonnerie**

Des cartes (10 et 15 francs) pour cette séance sont en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, et à la *Nation Belge*, 50, place de Brouckère

**En quelques lignes...****Libres penseurs**

Ils se sont réunis. A Bruxelles, capitale. Cela faisait bien trois quarterons de cerveaux libres. L'élite, quoi! M. Max, bourgmestre, les a reçus à l'Hôtel de Ville, ni plus ni moins qu'un quelconque prince de Galles ou que le vainqueur du Tour de France cycliste. Les personnages tissés de soie de nos tapisseries gothiques n'avaient jamais rien vu d'aussi touchant. Le maître fit un toast. Il déclara, à peu près, que, de tous ses administrés, ceux-là lui tenaient le plus à cœur qui avaient juré de professer l'évangile *secundum Foucart*. L'agent de police n° 782bis en pleurait dans son casque. Puis, on servit un raout.

Il n'y a pas à dire : mais des manifestations académiques (*sic*) comme celle de la Libre Pensée vous consolent un peu de la misère d'être des hommes et, qui pis est, des hommes de ce temps. On nous répète que l'idéal s'en va, que les sentiments désintéressés et les conceptions généreuses ont déserté le monde où nous vivons. Et voici que des individus qui s'appellent Mundeleer, Braun ou Strivay proclament, sereinement, que Pasteur était un crétin et Bossuet une nouille, que la philosophie de saint Thomas ne vaut pas une galipette et qu'un penseur libre comme Hector Denis, on n'en fait plus, libres penseurs mes frères! Ah! que Ferrer tout nu dut se sentir réchauffé jusques aux moelles quand les congressistes pieux allèrent déposer, sur le socle de sa statue, des fleurs naturelles et des fleurs de rhétorique! Il y eut aussi le couplet en l'honneur des républicains espagnols, lesquels, ce même dimanche, encaissaient, comme par hasard,

une tatouille tout ce qu'il y a de plus magistral, sur le front nord de Teruel. Un message fut adressé aux « Sans-Dieu » de Soviétie...

Et comme nos libres penseurs sont encore plus bêtes que méchants, plus gâteux que nocifs, pas un doigt ne s'est levé pour une demande d'explication : les congressistes de Bruxelles feindront de continuer à croire que la pensée n'est vraiment libre qu'au pays du petit Père Staline, au pays des « aveux spontanés », du coup de revolver dans la nuque et des épurations. Pouah!

#### Gelée blanche

Il a gelé blanc, sur mon jardin. Sur mon jardin tout seul dirait-on. Sur les pelouses, en tout cas. Les sentiers n'accusent pas le coup. Mais le gazon! Il vous prend des airs de marquise du XVIII<sup>e</sup>, que la houppette des anges aurait poudrée à frimas. C'est impalpable, et c'est comme des cristaux menus. C'est un glacié, et c'est plus fin que la plus arachnéenne des toiles. Dans une demi-heure, dès que le soleil, se dégageant de la brume matinale, fera, dans le ciel gris-bleu, son sourire de grosse pastille, ma gelée blanche va fondre en larmes...

Et voilà pourquoi je m'attarde, un instant, à contempler cette pâleur nacrée de l'herbe verte. La nature de février est une coloriste qui ne s'ignore pas. Soit que, sur un horizon bas, s'amoncellent ces nuages cuivrés qui recèlent les bourrasques et giboulées; soit que, limpide et transparent, l'azur glacé annonce le gel. Mais que toutes ces teintes sont fragiles! Comme on sent que la bataille entre le Bonhomme Hiver et le Chevalier Printemps peut, d'une heure à l'autre, modifier la palette des cieux et la forme des nues!

Il a gelé blanc, sur mon jardin. Le merle, qui sautille par les allées, regarde de son œil rond cette poussière d'argent et qui mouille. Il ne veut pas tremper ses pattes, le coquin! Merle n'est pas toujours béjaune. Quand nous sortirons, au matinet, nous aurons, sur les joues plus rouges, un bon souffle d'air vif. Et nous songerons à l'heure de midi, tiède, sur le boulevard, quand sortent les vieilles femmes et les voitures d'enfants : tout ce monde trotte-menu qui attend le soleil, comme une bénédiction.

#### Gédéon

Il ne s'agit pas de ce canard dont le crayon caricatural de Benjamin Rabier conte aux enfants les drolatiques aventures. Mais du Gédéon de la Bible, lequel était, de sa profession, batteur en grange. J'ai relu son histoire à propos de l'institution de l'Ordre de la Toison d'Or, qu'il patronna.

Or donc, Gédéon, l'homme des fléaux sur l'aire, avait reçu du Seigneur l'ordre de marcher contre les Philistins. Mais, incrédule, comme un saint Thomas par anticipation, Gédéon se demandait si c'était bien à lui que pareille mission dût être confiée. Il s'avisait de faire, avec le Ciel, une convention. Il étendrait, pour la nuit, devant sa cabane, la toison d'un mouton, sur la terre nue. Si la rosée du ciel mouillait tout le sol à l'entour, mais laissait sèche la toison, il reconnaîtrait à ce signe qu'il était l'élu du Dieu des armées. Le miracle se produisit. Mais Gédéon persistait dans son doute. Il voulut faire la contre-épreuve, en quelque sorte. A savoir : que, la nuit prochaine, seule serait mouillée la toison, tandis que la terre demeurerait aride. Le Seigneur ne se fâcha point. Il fit pleuvoir sa rosée là où l'avait exigé le batteur en grange. Alors, Gédéon fit sa cotte d'armes, par devant et par derrière, de peaux de brebis. Et il vainquit les Philistins.

Comment le héros d'Israël fut choisi par les ducs de Bourgogne comme patron du plus fameux des ordres de chevalerie, c'est une autre histoire, c'est toute une histoire. Il venait prendre la place de Jason l'Argonaute, celui qui s'en était allé vers la Colchide où il avait fait la rencontre de l'enchanteresse Médée. Jason, puis Gédéon, le premier à cause de la mythique Toison d'or, le second par suite de cette double aventure de la peau de mouton tour à tour sèche puis mouillée, eurent les honneurs de la poésie Et l'on chantait :

*Jason conquist, ce racontent plusieurs,  
La Toison d'or par Medee, s'amie,  
Dedens Colcos; mais, pour estre plus seurs,  
Tant à Jason on ne s'areste mie  
Qu'à Gedeon qui, par œuvre saintie,  
Arousé eut son veurre doucement  
De rousee qui des sains cieulx descent...*

#### Rois et bergères

On en avait vu, de ces unions disparates et retentissantes. Les amoureux vantaient les victoires du cœur. Quand l'héritier de la plus lourde couronne du globe dit adieu au trône de ses pères, ce fut, chez les midinettes sentimentales et dans le coin des avant-derniers lyriques, une explosion de larmes douces. En 1938, les rois peuvent bien épouser des pastoures. Mais ce qui est permis à un monarque couronné qui refuse de l'être, les us et traditions de l'armée allemande l'interdisent à un maréchal.

On sait comment von Blomberg, pour avoir cédé au charme d'une dactylo de vingt-sept ans, la fille d'un maçon ou d'un tailleur d'habits (on ne sait plus au juste), a été désavoué — unanimement — par le corps des officiers de la Reichswehr. Cependant, Hitler en personne et Goering avaient assisté au mariage. Le nazisme est un mouvement populaire; et il est bien dans la ligne de la pure orthodoxie que les différences de classes sociales doivent disparaître. Mais, dans cette Allemagne plus prussienne encore qu'on ne l'aurait cru, le temps n'est pas aboli de la prééminence de l'officier sur le civil. Autrefois, dans une brasserie, si un *Hauptmann* venait à entrer et qu'il n'y eût plus une seule place disponible, un cochon de pékin devait se lever pour lui céder sa chaise. Autrefois, c'est encore aujourd'hui...

Le maréchal von Blomberg file, à Capri, des jours heureux. Que la lune de miel lui soit douce! Mais on comprend un peu la révolte des lieutenants à qui l'on interdisait de se marier selon leur cœur.

#### Le Graal

M. Vandervelde est en Espagne. Il a assisté à la séance des Cortès (des Cortès-croupion, si l'on peut dire). Laquelle séance s'est tenue, par crainte des avions de Franco, dans une salle basse du monastère de Montserrat.

Entre beaucoup d'autres sottises qu'a proférées, à l'occasion de son voyage madrilène, le pape inamovible de la III<sup>e</sup> Internationale, nous détachons un couplet sur le Graal. Une légende veut, en effet, que Parsifal, le Perceval de nos romans de la Table ronde — ait séjourné à Montserrat, où le Graal aurait trouvé asile.

Il est assez dangereux, quand on est le père de la loi des deux litres, de faire allusion aux aventures arthuriennes. Car enfin, il y a là une certaine reine Guenièvre... Quant aux filles-fleurs

qui veulent empêcher Parsifal de mener à bien la quête du saint Graal, nous croyons savoir, cependant, que le citoyen Emile a emporté, dans ses bagages, la papesse Jeanne.

Quoi qu'il en soit, la légende du chevalier « pur entre les purs » (encore un point de contact!) est de celles à propos desquelles on est à peu près certain de bêtifier. Dans le chaudron celtique, toutes les herbes de la Saint-Jean ont été brassées. Dieu lui-même n'y reconnaîtrait pas les siens. Sur la signification même du mot « graal », les spécialistes ergotent à plaisir et à longueur de bouquins. S'agit-il du calice de la Cène? de cet autre vase où aurait été recueilli le sang du Crucifié, quand le centurion lui perça le cœur d'un coup de lance? ou faut-il penser à la lance elle-même? ou bien encore, à un plat?... Toutes ces opinions ont été défendues. Et reconnaissons qu'un poète comme Chrétien de Troyes semble bien n'avoir, sur ce point précis de la nature des reliques, que de fort vagues lueurs. On a dû inventer, au moyen âge, une sorte de préhistoire explicative de la scène que voit Perceval dans le château du Roi pêcheur. Quant à la version wagnérienne, elle s'encombre d'un mysticisme, qui n'est pas sans grandeur, mais qui paraît étranger à ce que les Allemands appellent la *Urform* de la légende.

On a même fait, du « graal », une pierre talismanique. Et, dans certains textes, il s'agirait plutôt d'une montagne à cavernes, séjour paradisiaque de la Reine de l'Amour. Au fait, terré dans la salle basse du couvent de Montserrat, c'est peut-être à ce « graal »-là que songeait Emile Vandervelde, puisque enfin, on le répète, Madame Jeanne est de l'expédition?...

## Brouille

— Cette carte de visite a l'air de vous intriguer. Qu'est-ce que c'est?

Je lus :

« *Certificat de bonne conduite.*

» A tous ceux et celles qui ce témoignage liront, salut et paix dans le Seigneur.

» Je soussigné, L.-J., Pecquet, curé de Bétaumont, certifie que la nommée Pauline Bastin, qui a servi treize ans dans un château que je connais comme ma poche, mérite une estime entière. J'atteste volontiers que sa valeur morale dépasse celle de son ancienne patronne et, si ce n'est pas assez dire, qu'elle est vraiment très grande.

» L.-J. PECQUET. »

— Ah! oui, je me rappelle! dit mon oncle. Ce certificat me brouilla avec la marquise d'Hauloin la Tour, la châtelaine d'Houbiémont. Il est vrai que je l'avais rédigé à l'étourdie, sous le coup de l'indignation. La pecque tenta d'ameuter tous les châteaux du canton contre moi; feu l'abbé Pirotte, son curé, me pressa de rattraper le papier; j'y réussis et le remplaçai par un autre qui court encore.

— Elle n'était guère charitable, votre rédaction!

— J'ai toujours tendance à être moins indulgent aux riches qu'aux pauvres.

— Qu'est-ce qu'elle vous avait fait cette bonne femme?

— Elle avait renvoyé sa cuisinière qui valait cent fois mieux qu'elle. La marquise était une de ces personnes dont je dirais,

si Dieu n'était tout-puissant et infatigable, qu'il les a créées le samedi soir...

— ?...

— Vous savez : quand Il n'eut plus de matériaux convenables et décida de se reposer. Peu d'intelligence, peu de cœur, aucun bon sens, un orgueil immense, une crédulité infinie, et une grosse fortune qui attirait les parasites, les astrologues et les flatteurs. Enfin, rien : défauts, qualités ou fantaisie à quoi on pût accrocher un brin de sympathie!

— Avait-elle des sentiments religieux?

— Parfois elle envoyait du gibier à son curé et l'invitait au château. Mais le saint homme n'osait guère y aller seul, manquant de répartie et redoutant le caquet de la dame. L'ayant vue lire des livres de spiritisme, il la croyait un peu possédée du démon. Comme je ne craignais ni la vieille, ni son diable, ni ses bouquins, le confrère Pirotte m'introduisit chez elle pour tâcher de la convertir. Vous déciderez vous-même si j'eus part à sa conversion. La marquise devint continente à l'âge où tout le monde est forcé de l'être et elle refit ses pâques quand le diable lui donna des inquiétudes. Tout un temps sa dévotion se régla sur les analyses de ce que vous savez.

— Vous l'avez beaucoup vue?

— Deux ou trois saisons, quand les parents et amis se furent défilés. Elle voulait que nous jouions aux cartes. Dieu sait que je suis prêt à jouer aux quilles, aux barres et à tout ce qu'on voudra, pourvu que cela serve au bien des âmes. Mais la marquise et moi nous ne jouâmes pas longtemps. Lorsqu'elle perdait, elle se fâchait, prenant le ciel et sa femme de chambre à témoin que je la dépouillais de ses derniers sous. Il fallait que je perde exprès pour lui complaire. Je l'eusse fait indéfiniment si je n'avais craint d'y laisser tout mon saint-frusquin, car elle doublait la mise en cours de route et n'était contente qu'après m'avoir ratiboisé. Je me dégageai en citant l'article du droit canon qui interdit aux prêtres les jeux de hasard.

Cependant les cartes avaient du bon, en ce qu'elles interrompaient l'histoire que la dame ressassait de ses fredaines passées. Vainement lui représentais-je que ses péchés appartenaient au Vieux Testament et que Dieu ne s'en souviendrait plus dès qu'ils seraient confessés. Mais certaines pécheresses aiment à s'étendre sur les fautes les mieux pardonnées. C'est une façon de ne point démissionner. Leur contrition sent le désir plutôt que le bon propos. — « Mettons, madame la Marquise, disais-je pour changer de Testament, que vous avez été la Madeleine d'Houbiémont et laissons toutes ces saletés! » Ça la chiffonnait d'être comparée à une roturière comme Madeleine et elle entreprenait de prouver que ses fautes à elle étaient infiniment distinguées et poétiques. Et reprenant de plus belle : — « Figurez-vous, monsieur le curé Pecquet, qu'un jour le prince Gontran de la Rivas y Salabert voulut me montrer sa collection de timbres-poste. Vous savez que les Rivas y Salabert sont princes médiatisés et ducs du Saint-Empire... — Médiatisés ou non, madame, le décalogue est fait pour les ducs du Saint-Empire romain aussi bien que pour les cordonniers de la République Française! — Sans penser à mal, je me rends dans sa garçonnière... Et moi, pour la faire taire, de simuler une quinte de toux, de passer sur la queue du chien, de sonner la femme de chambre ou d'en appeler de nouveau au droit canon qui défend aux curés de tuer leur temps à écouter des propos trop libres.

— Le droit canon vous rendait service?

— Je ne l'ai jamais tant cité qu'alors. Cassante et autoritaire comme elle était, ses domestiques la quittaient à tout bout de champ. Elle aurait voulu que je leur courre après. Mais j'alléguai que le canon 134 nous interdit de gouverner les biens des autres et à plus forte raison leurs gens.

Cependant, fugitifs et congédiés me demandaient parfois le certificat de moralité qui leur avait été refusé. Pourquoi me serais-je dérobé? Mal me prit cependant de rédiger l'éloge de Pauline Bastin que vous avez lu. Seule de son espèce, l'excellente fille aimait sa maîtresse et supportait ses manies. Jusqu'au jour où ayant brûlé le rôti ou omis d'éteindre l'électricité, elle reçut une bordée d'injures épouvantables et accourut chez moi tout en larmes. « Elle m'a traité de marie-salope et d'enfant naturelle, monsieur le curé Pecquet. — Oh! vous savez bien que nous ne sommes pas responsables de ce qu'on a fait avant que nous venions au monde et qu'elle vous proclamera demain son ange gardien. — Eh bien, c'est une autre qui la gardera, car moi aussi je l'ai appelée par son nom de baptême! — Vous lui avez répliqué? — Je lui ai dit, monsieur le curé Pecquet, qu'elle était dix milliards de fois plus salope que moi, que des saletés elle en avait fait tout le temps qu'elle avait pu, et que ses enfants surnaturels à elle se conduisaient comme des cochons, tant elle les avait bien élevés! Alors elle m'a congédiée. Et congédiée sans certificat, monsieur le curé Pecquet!... »

Grâce à celui que je lui donnai, Pauline trouva bientôt une autre place. Son tort fut de le montrer à la ronde; tout le pays s'en gaussa; il parut même dans l'*Eclaireur socialiste des Ardennes*, où le chef de gare publie des billets philosophiques.

— Le journal citait votre nom, mon oncle?

— Vous ne voudriez pas que M. Burtombois me jouât de ces méchants tours! Il ne nommait que la châtelaine. Moi, j'étais simplement « le prêtre le plus distingué de ce temps, dont la vive intelligence n'a d'égale que la bonté du cœur et la sainteté de la vie », ce qui suffisait, selon lui, à m'identifier. Vous n'imaginez pas la rage de M<sup>me</sup> d'Hauloin la Tour quand elle lut l'article du chef de gare. Elle ne bougeait plus de chez le pauvre curé Pirotte, convoquait son avocat, parlait d'écrire au Pape pour me faire excommunier, et finit par m'envoyer la lettre la plus hystérique que le facteur de Bétaumont ait jamais portée dans son sac.

— Vous l'avez conservée, cette lettre?

— Je l'ai détruite à cause de Léocadie, après l'avoir lue à mes confrères. Il ne faut pas que ma servante perde le respect qu'on doit aux élites sociales de l'Ardenne. Mais j'ai gardé la réponse. Passez-moi cette chemise-là, elle s'y trouve peut-être encore!

Elle s'y trouvait, en effet, et la voici :

« Madame la Marquise,

« J'ai bien reçu votre lettre ainsi que la coupure de l'*Eclaireur* qui y était épinglée. Pour une fois nos deux littératures se sont trouvées jointes. Vous me dites ce que vous pensez de la mienne; quand je vous aurai dit ce que je pense de la vôtre, nous aurons remis les choses au point.

« Dans cette affaire, madame la Marquise, il y a deux personnes qui ont tort : c'est vous et moi; et il y en a une qui a raison; c'est Pauline Bastin. Et encore, à y regarder de près, je me demande si tout le monde n'est pas un peu coupable, y compris ce journaliste qui vous a ridiculisée dans l'*Eclaireur* et ces anonymes qui vous ont méchamment envoyé son article.

« Il faut être juste pour Pauline Bastin. Elle est restée chez vous dix, vingt, trente fois plus longtemps que vos autres domestiques, et pendant treize ans vous avez proclamé qu'elle était un ange de dévouement et de bonne conduite. Le mardi 7 août, à 19 h. 30, elle avait encore toutes les vertus. Et le même jour, à 19 h. 35, ce n'était plus qu'un monstre. Vous exagérez, chère madame. On ne change pas si fort en cinq minutes.

« Je le sais : elle vous a répliqué. Elle vous a dit vos quatre vérités avec une certaine vigueur. Mais c'est vous qui aviez com-

mencé; la brave fille a simplement pris votre ton pour vous chanter cette sérénade.

« Certes, il eût mieux valu qu'elle se tût, en attendant que votre crise fût passée. Si elle ne l'a pas fait, c'est que la mesure de sa patience était comble et, peut-être, qu'il lui était utile de quitter votre maison et, à vous, d'entendre de sa bouche ce qui ne pouvait déceimment passer par la mienne.

« Car j'ai eu tort de vous trop ménager. Il faut me le pardonner, madame; je suis parfois timide et je croyais ainsi agir au mieux de vos intérêts spirituels. Il faut aussi me pardonner le certificat qui a paru dans l'*Eclaireur*. Mon confrère, l'abbé Pirotte, m'a bien montré qu'il était rédigé en termes offensants pour vous; aussi je vous en présente humblement mes excuses. Recevez-les en considérant que nous sommes parfois tous mal inspirés.

« Vous l'avez été en refusant à Pauline le papier qui lui permit d'aller gagner son pain ailleurs : il fallait que je répare cette injustice; et il me fallait ensuite insinuer que les mauvais renseignements que vous pouviez donner sur elle ne méritaient aucun crédit. J'aurais pu le laisser entendre sans mettre en balance votre valeur morale et la sienne que je connais toutes deux; et si j'avais eu plus d'inspiration, j'aurais tourné cela différemment. C'est maintenant chose faite : j'ai fabriqué un nouveau certificat irréprochable, après avoir retiré l'ancien de la circulation.

« Il me reste à répondre à quelques points de votre lettre. Vous me traitez d'original, de paysan et d'ingrat personnage.

« Original? Est original celui qui n'est tiré qu'à un seul exemplaire. Si c'est, sous votre plume, une injure : je vous dirai, madame, que les paysans originaux valent bien les marquises fabriquées en série. Et si c'est un compliment, je répondrai que vous êtes hérétique et que vous risquez de me rendre vain : en effet, Dieu n'a point pris, pour ma création, des dispositions telles que, l'ayant terminée, il ait dû briser le moule où il m'avait formé. Théologiquement parlant, il n'y a que la Vierge Immaculée qui soit originale et à nulle autre pareille.

« Paysan? Cela, madame, je n'en puis rien. Si faute il y a, c'est celle de mes ancêtres des derniers siècles. Car, sans remonter à l'arche de Noé où nos deux familles gardaient les dindons ensemble, je vous défie de prouver que, sous les Carolingiens, les d'Hauloin la Tour avaient à leur service de meilleurs généalogistes et en leur possession de plus beaux châteaux que les Pecquet de la Roche-Foutaise. Dans la suite, je l'accorde, mes nobles aïeux préférèrent rester à la campagne plutôt que de s'établir en ville. Eurent-ils tort? Je ne crois pas. C'est un état honorable de cultiver la terre sans exploiter ni voler personne. Sinon, Jésus lui-même ne se serait point glorifié d'être fils d'un cultivateur : « *Pater meus agricola est*. Mon Père est laboureur, et moi je suis venu mettre la main à la moisson. » Remarquez qu'il ne dit pas : « Mon Père est un petit marquis, et moi, son fils en qui » Il a mis toute ses complaisances, je suis venu me laisser vivre » en regardant travailler les autres. »

« Vous me reprochez en outre ma « noire ingratitude » et de n'avoir reconnu vos bontés que par « cet ignoble certificat ». Vous parlez « d'innombrables déjeuners », sans compter les tasses de thé et un ressort cassé à votre auto.

« Si j'avais prévu ces repentirs, madame, j'aurais emporté mes tartines, comme saint François d'Assise chez le cardinal Hugolin. Mais puisqu'aujourd'hui vous me présentez votre facture, je vous rappellerai la mienne.

« Ces « innombrables » frairies se réduisent à dix-neuf exactement. Mettons le déjeuner à 10 francs (j'évalue largement, car je ne me servais jamais deux fois), cela fait :  $19 \times 10 = 190$  francs

Encore meilleur et  
toujours le meilleur



**A**méliorant sans cesse un produit que les « fines bouches » déclarent incomparable, les Usines du Superchocolat Jacques restent fidèles à la devise « Qualité d'abord ».

Cette application à toujours mieux faire explique le succès triomphal de l'exquise famille de gros bâtons de Superchocolat Jacques. Que ce soit le tendre « Jacqueline », le savoureux « Moka-Rhum », le très fin « Mokaline », le prestigieux « Fourré-Praliné », le célèbre « Noiseline », ou même le classique « Aristo », ou tout autre membre de cette nombreuse famille si délectable, vous les apprécierez davantage et les trouverez encore meilleurs.

La célèbre gamme des gros bâtons de Jacques pourrait constituer le critérium de l'art du chocolatier. Mais Jacques ne s'arrête pas en route, il garde la tête et s'en va vers de nouvelles conquêtes. Ses bâtons seront toujours les meilleurs.

Supérieurs par la qualité, ils sont aussi pour vous les plus avantageux. Le prix de 1 FRANC LE GROS BATON est une véritable occasion.

**S**i vous aimez les images, collectionnez les chromos instructifs « Jacques » ou les « Sports Illustrés » Jacques. De magnifiques albums vous le permettent. Mais avant tout, achetez le Superchocolat Jacques pour sa qualité incomparable.



100% BELGE DEPUIS  
SA FONDATION  
EN 1897



# DEVROYE-FRÈRES

## ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368  
BRUXELLES

Fabrique Belge de Jouets Bourrés

# FABEL

WEERDE s/SENNE (Belgique)

TEDDY BEARS  
CLOWNS  
ESQUIMAUX  
ANIMAUX

POUPÉES  
ARTICLES DE  
FANTAISIE  
NOUVEAUTÉS

JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET PELUCHE  
TOUS JOUETS EN BOIS

## Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

# La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

19 Février 1938 - TIRAGE

de la 2<sup>e</sup> tranche 1938

de la

## Loterie Coloniale

### Gros lot : Un million

Lot de 100.000 fr.

50.000 fr.

40.000 fr.

20.000 fr.

12.500 fr.

### 500 lots de 10.000 fr.

désignés par les trois derniers chiffres du billet

Des milliers d'autres petits lots

Chance —

Fortune

Votre ressort, mettons-le à 50 francs, et tout votre thé à 100 francs en chiffre rond.

» Cela fait en tout . . . . .	fr.	340
Et voici ma note à moi où, comme de juste, les services spiri-		
tuels que je vous ai rendus comptent pour zéro :		
» 18 voyages à pied de Bétaumont à Houbiémont, aller		
et retour, 12 kilomètres chaque fois. Usure des souliers et		
des vêtements : 1 franc par voyage : 18 × 1 . . . . .	fr.	18
» 1 voyage en auto découverte au cours duquel mon		
castor s'est envolé dans l'Ourthe. Prix du chapeau perdu,		
à l'estimation de Léocadie : 75 francs; sans exagération . .		60
» 76 heures employées à aller vous voir (19×4=76). Je		
n'estime pas mon temps comme les chirurgiens qui opè-		
rent ou les avocats qui plaident, mais comme le couvreur		
qui répare en ce moment le toit de l'église, soit à 10 francs		
l'heure : 76 × 10 . . . . .		760
» Mille bons conseils donnés à M <sup>me</sup> la Marquise . . . . .		0
» Nombreuses mortifications accomplies pour l'amour		
de son âme . . . . .		0
» Avoir joué aux cartes avec M <sup>me</sup> la Marquise . . . . .		0
» Avoir souvent écouté la biographie de M <sup>me</sup> la Marquise		0
» Avoir souvent écouté celle de feu M. le marquis . . . . .		0
» Avoir paru touché à mainte reprise . . . . .		0
» Avoir ri sans en avoir envie . . . . .		0
» Avoir manifesté une surprise renouvelée à des his-		
toires mille fois entendues . . . . .		0
» Avoir donné à M <sup>me</sup> la Marquise 1 chapelet . . . . .		0
» Avoir donné à M <sup>me</sup> la Marquise 1 évangile . . . . .		0
» Avoir donné à M <sup>me</sup> la Marquise une Vie de Marie-		
Madeleine . . . . .		0
» Avoir pensé à M <sup>me</sup> la Marquise . . . . .		0
» Avoir prié pour elle . . . . .		0
» Avoir exhorté ses domestiques à la patience . . . . .		0
» Avoir ramassé ses lunettes . . . . .		0
» M'être abstenu de fumer la pipe devant M <sup>me</sup> la		
Marquise . . . . .		0
» M'être cent fois informé de sa santé . . . . .		0
» Avoir témoigné de l'admiration pour son chapeau		0
» Avoir témoigné de l'admiration pour son château		0
» Avoir témoigné de l'admiration pour son auto . . . . .		0
» Avoir témoigné de l'admiration pour sa généalogie		0
» Etre toujours disposé à prier pour Madame la Mar-		
quise : tant qu'elle vivra . . . . .		0
quand elle sera morte . . . . .		0
» Total . . . . .	fr.	838
» Différence en ma faveur : . . . . .		838 — 340 = fr. 498

» Je dis : quatre cent quatre-vingt-dix-huit francs, que je vous prie de donner aux œuvres de M. le curé Pirotte, après quoi je vous tiendrai quitte de toute obligation à mon égard.

» Il me semble vous avoir à peu près complètement répondu. Je passe sur les lettres anonymes que vous auriez reçues où, paraît-il, l'indignité de Pauline est démontrée et où je ne suis pas moi-même épargné. Mais d'abord ces lettres, êtes-vous sûre de ne pas vous être levée la nuit pour les écrire vous-même? Il y a ainsi de ces choses qui nous échappent... Et si vous les avez vraiment reçues, mieux vaut n'en point parler. Une lettre anonyme, d'après un penseur albanais, est comme une grosse ordure qu'un individu timide dépose sur votre seuil en vous chargeant de la remettre à son ennemi. Allez-vous vous pencher pour ramasser sa commission et la porter à l'adresse indiquée? C'est déjà trop d'avoir été choisie comme intermédiaire et crue capable de transmettre le message. Croyez-m'en, Marquise, il

est préférable de balayer ça rapidement, et qu'il n'en soit plus question.

» En tout cas, moi, je refuse de recevoir ma part du paquet. Gardez-le précieusement entre les mains, si vous ne voulez pas vous en défaire. Quant à Pauline, portez-lui sa part vous-même, si vous ne craignez pas qu'elle vous la renvoie à la tête.

» ... Et maintenant, Madame, lavons-nous les mains, ouvrons la fenêtre et respirons un peu d'air pur.

» C'est en vous priant de lever les yeux au ciel que je termine cette lettre de direction. Moi je ne compte pas, j'ai mille fois plus de torts que vous ne m'en attribuez et je reconnais que j'étais indigne de vous convertir. Ce qui seul importe, c'est de mettre votre conscience en règle et de vous préparer à la mort. Or, vous avez à votre portée, un prêtre sans reproche, l'abbé Pirotte, qui appartient à la grande bourgeoisie et nourrit pour vous la plus vive amitié. Son doigté est merveilleux, son indulgence extrême et son respect de l'aristocratie vraiment extraordinaire. Il m'a beaucoup reproché le certificat que vous savez. Ne lui montrez pas cette lettre que sans doute il désapprouverait tout autant. C'est à lui, dites-vous, que vous comptez recourir pour mettre vos affaires en règle. Comme je vous comprends! L'heureux homme! Quelle chance il a! Et combien belle sera sa couronne au paradis!

» Pour moi, madame la Marquise, plein de confusion et de regret, je me retire donc dans mon coin, et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous présente l'hommage de mes sentiments très respectueux.

» L.-J. PECQUET.

» C. I. »

— Qu'est-ce que c'est : C. I.?

— Curé indigne.

— Et qu'a fait la marquise après avoir reçu votre lettre?

— Pour qui me prenez-vous? Vous pensez bien que je ne la lui ai pas envoyée! Moi, je suis comme certains poètes qui cessent d'aimer dès qu'ils ont trouvé la dernière rime de leur sonnet d'amour. Tout ressentiment m'avait quitté avant même d'avoir achevé mon épître.

— Alors?

— Alors, j'ai rédigé une autre lettre consacrée tout entière à l'aveu de mes torts et à l'éloge du curé Pirotte. Celui-ci profita de la désaffection que j'avais encourue. Il reçut bientôt la confession de la dame et m'en resta reconnaissant.

— La marquise vous pardonna?

— Je crois! Elle mourut d'ailleurs peu après, munie de tous les secours de Notre Mère la Sainte Eglise. Je me rappelle avoir été diacre à sa messe d'enterrement. Et souvent encore il m'arrive de prier pour elle, car il est possible qu'elle sue toujours en purgatoire.

OMER ENGLEBERT.

## La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,  
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,  
politiques, sociaux, littéraires, artistiques  
et scientifiques

## L' « énigme » (?) Ney

La littérature historique déjà abondante tendant à prouver la survivance de telle ou telle personnalité réputée morte à une certaine date vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage : aujourd'hui, c'est un M. Legette Blythe, Américain, qui, dans un volume de 318 pages, intitulé *Marshal Ney : a dual life*, s'attache à démontrer que loin de périr sous les balles d'un peloton d'exécution le 6 décembre 1815, celui que Napoléon appelait « le brave des braves » aurait vécu aux Etats-Unis jusqu'en novembre 1846... Comme la plupart des thèses analogues, celle-ci est attachante; involontairement on la voudrait vraie; M. Blythe en a-t-il démontré le bien-fondé? Il est permis d'avoir des doutes à ce sujet, — ainsi qu'on va le voir.

L'auteur n'est pas le premier, soit dit en passant, à affirmer la « survivance » du duc d'Elchingen, prince de la Moskowa; d'autres l'avaient fait avant lui (1), mais il est à présumer que nous avons dans l'ouvrage *Marshal Ney : a dual life* le maximum de ce qui peut être « démontré » dans cet ordre d'idées à l'heure actuelle. Eh bien, force nous est d'avouer que, tout compte fait, ce maximum est peu de chose.

Et cependant M. Frank P. Graham, président de l'Université de la Caroline du Nord, n'a pas hésité à préfacier le livre de M. Blythe, comme il n'hésite pas à affirmer que cet auteur « a augmenté la probabilité de l'identité » (p. 9).

M. Blythe est, notons-le, le petit-fils d'un élève de Peter Stuart Ney, qui, devenu là-bas maître d'école, n'aurait fait qu'un avec le maréchal.

Les preuves? Mon Dieu, il n'y a pas de preuves; tout au plus y a-t-il des présomptions; encore ont-elles tendance à se volatiliser lorsqu'on les serre de près. Nous ne dirons cependant pas qu'il n'en reste absolument rien, mais ce qui en subsiste après avoir été passé au crible du sens commun est si peu! Il y a aussi une ou deux présomptions qui se retournent plutôt, on va le voir, contre l'auteur lui-même.

D'autre part, les difficultés militant contre l'identité sont formidables. Voici la plus formidable selon nous. Dans l'hypothèse de la survivance, l'« exécution » n'aurait pas été une exécution réelle et Ney serait secrètement parti pour l'Amérique avec l'assentiment de Louis XVIII, à la condition de ne plus jamais reparaitre. Comment se fait-il alors qu'il ait gardé ce même nom de Ney?! Si l'on veut se cacher pour de bon, la première chose à faire, n'est-ce pas de changer de nom!? M. Blythe ne remarque pas cette grosse difficulté initiale. A cela rien que de naturel, puisque la thèse de l'identité le fascine, puisqu'il y est acquis. Mais il est impossible à un critique objectif, même à demi séduit par l'hypothèse de la survivance, de fermer les yeux sur cet obstacle initial.

Autre obstacle fort sérieux. Après l'exécution, le corps du condamné fut remis à la veuve et à la famille du maréchal W. H. Ireland (*Anecdotes of Napoleon*), que M. Blythe cite, nous en décrit même l'apparence. Alors?... Il n'y avait donc pas eu substitution — à moins de supposer que la famille était dans le secret. De cela, pas l'ombre d'une ombre de preuve.

Enfin s'imagine-t-on le « brave des braves » placé devant cette alternative : tomber sous les balles ou se terrer au delà des mers toute sa vie durant, opinant pour la seconde de ces deux solutions? Psychologiquement parlant, voilà qui paraît bien invrai-

semblable. Quelle raison le maréchal Ney pouvait-il avoir de tenir à la vie, lui qui l'avait jouée dix fois, vingt fois sur les champs de bataille d'Europe, en renonçant à tout ce qui pouvait en faire l'intérêt, l'attrait?...

Quoi qu'il en soit, l'auteur voit Ney s'évadant à cheval de Paris « à peu près au moment où le catafalque » — qui est censé contenir sa dépouille mortelle — « entre à Père-Lachaise » et couvrant d'une traite 120 kilomètres. Plusieurs jours après il est à Bordeaux, où il attend le départ d'un vaisseau pour l'Amérique. Il s'embarque avec Pascal Luciani, un Corse, et un comte Charles Lefebvre Desnouettes. Les jours se suivent, la France est de plus en plus loin. Les autres passagers font peu attention aux trois fugitifs; tout au plus regardent-ils parfois l'un d'eux : figure massive et impressionnante. On a déjà deviné que c'était — naturellement — le prétendu Ney.

Un jour, cependant, un matelot déserteur après le retour des Bourbons, qui, lui aussi vogue vers l'Amérique, s'imagine reconnaître en lui le maréchal Ney. Philip (*sic*) Petrie avait servi autrefois sous les ordres du maréchal. Il n'en revient pas de stupeur. « Mais je vous connais, monsieur. Je vous croyais fusillé, et vous voilà. Je sais qui vous êtes, monsieur. Je vous reconnaîtrais partout, mais sans votre uniforme vous me sembliez un peu étrange. Vous êtes mon ancien chef, le maréchal Ney. Dieu merci, monsieur le Maréchal, car je croyais... »

« Vous vous trompez, répond brusquement l'autre. Le maréchal Ney a été fusillé par un peloton d'exécution à Paris. Vous vous trompez du tout au tout. » Sur ce « Ney » s'en va rapidement. Petrie ne le reverra plus, car le mystérieux passager ne sortira plus de sa cabine jusqu'à la fin de la traversée.

Que vaut ce récit? J'avoue que je suis peu impressionné. Le dialogue en question eut lieu, nous affirme-t-on, en décembre 1815 ou janvier 1816. Or, ce n'est qu'à la fin de 1874 que parut dans le *Dayton Journal* (Ohio) une interview de ce même Petrie décrivant cet incident. Le personnage s'était donc tu là-dessus durant cinquante-huit ans. C'est excessif. Et « Ney », par-dessus le marché, n'avait rien avoué! (pp. 213, 305).

Tout a une fin — même les traversées de l'Atlantique à l'époque. Luciani et Lefebvre-Desnouettes débarquent à Philadelphie, « Ney » en fait de même à Charleston le 29 janvier. Il erre à travers la ville, qui a appartenu à l'Espagne, à la France et à l'Angleterre à tour de rôle, avant de devenir américaine. Mais les Français y sont nombreux, et « Ney », pense notre auteur, préfère quitter Charleston et se diriger « vers l'Ouest ».

Puis il s'évanouit pour plus de trois ans et ne reparait qu'à la fin de 1819, dans une petite localité de la Caroline du Sud du nom de Cheraw. Entre-temps, il s'est préparé à devenir maître d'école, à étudié le latin, l'hébreu, etc. Il est à présumer qu'il a aussi appris à fond l'anglais. A Cheraw il fait la connaissance d'un colonel Rogers, auquel il dit se nommer Peter Stuart Ney, être un réfugié français et avoir quitté la France pour des raisons politiques, après avoir servi dans l'armée. Il n'en dit pas plus, mais inspire confiance au colonel qui le présente à sa famille. A partir de ce moment il habite pendant quelque temps chez les Rogers, y gagne les sympathies générales, ne tarde pas à avoir un certain nombre d'élèves auxquels il apprend le latin, le grec (*sic*), le français, les mathématiques. Ces élèves, il les mène tambour battant, leur impose une discipline des plus sévères, mais ils l'aiment quand même. Bien que rétribué chichement comme instituteur, il ne paraît pas manquer d'argent. Il reçoit assez souvent des lettres qui lui sont toujours envoyées de Philadelphie, et l'écriture sur les enveloppes — une écriture masculine — est toujours la même. Ces lettres, il ne les montre jamais. Au cours des longues soirées d'hiver il parle des heures entières, et, malgré ses réticences, il est aisé de voir que tous

(1) Ainsi JAMES A. WESTON, dans *Historic doubts as to the execution of Marshal Ney* et J. E. SMOOT, dans *Ney before and after execution*.

ses espoirs gravitent autour d'un retour éventuel de Napoléon. Il parle de sa vie passée, des batailles auxquelles il a pris part, de l'empereur, de Joséphine. En apprenant la mort de Napoléon (dans un journal) il tombe et perd connaissance; puis s'enferme dans sa chambre — et le colonel Rogers le retrouve le lendemain baignant dans son sang : il avait tenté de se suicider. Il demande qu'on lui mette du sel dans la plaie et ajoute que Larrey lui mettait toujours du sel dans les blessures, ainsi qu'à l'empereur.

Il se remet peu à peu, commence à peindre un portrait de Napoléon et, dès lors, c'est sur le roi de Rome que ses espoirs se concentrent... Puis un matin il part sans crier gare, sans même prendre congé de Mary Rogers, la fille du colonel, dans les beaux yeux de laquelle il a cru surprendre plus que de l'intérêt à son égard.

Il recommence à errer. Plusieurs années plus tard il chantera lui-même ses pérégrinations dans des vers... anglais (!); mais l'heure n'a pas encore sonné pour lui de devenir poète. Au cours d'un de ses déplacements il poussa, paraît-il, jusqu'à Baltimore; d'aucuns prétendirent, plus tard, qu'il s'y était rencontré avec un de ses fils qu'il aurait fait entrer dans une école de médecine à Philadelphie. En tout cas, après sa mort, un docteur, E. M. C. Neyman, habitant l'Indiana, déclara être le troisième fils du maréchal Eugène Ney, né à Paris le 29 février 1808. Figure plus inexplicable encore que celle de son prétendu père, nous dit l'auteur, qui, après la mort de l'instituteur, tenta de faire transporter la dépouille mortelle de ce dernier dans l'Indiana. Ses amis finirent par le faire renoncer à ce projet, mais il ne cessa jamais de se proclamer fils du maréchal Ney, allant jusqu'à donner à une petite-fille les prénoms d'Aglaé-Auguié, disant que c'étaient ceux de sa mère, M<sup>me</sup> Ney.

Puis, un beau jour, notre maître d'école paraît dans la petite ville de Mocksville (Caroline du Nord). On y a justement besoin d'un instituteur et il se met à y enseigner. Il collabore aussi aux journaux locaux et leur envoie des poésies — voire tout un poème sur la révolution d'Espagne (toujours en anglais).

L'avènement de Charles X lui brise le cœur : les Bourbons étaient donc assis sur le trône de France bien plus solidement qu'il ne l'avait cru!...

En peu de temps il devient le personnage le plus important de la localité. Il a une écriture admirable, fait des vers pour les journaux et les albums des jeunes misses (voit-on le « brave des braves » dans ce rôle?!), « est regardé comme une figure mystérieuse et romantique », donne d'excellentes leçons d'histoire et de latin, enthousiasmant ses élèves. Ses yeux brillent, il s'anime, gesticule, parle avec beaucoup de conviction, compare Jules César à Napoléon, évoque parfois la part prise par lui-même aux campagnes napoléoniennes. Ses petits auditeurs l'écoutent bouche bée.

Il lui arrive quelquefois — souvent — de boire du whisky, mais, même lorsqu'il est dans les vignes du Seigneur, il est très réservé au sujet de son propre passé. Cependant il lui arrive de prétendre qu'il est le maréchal Ney, mais ce n'est qu'à titre exceptionnel. Les Caroliniens l'écoutent volontiers quand il décrit Napoléon et sa Cour, les guerres et les batailles; il les intéresse beaucoup moins lorsqu'il se lance dans les discussions politiques auxquelles ces braves Yankees ne comprennent rien. Il écrit assidûment des Mémoires qu'il ne montre du reste à personne.

Après avoir enseigné à Mocksville, puis à Rowan, « Ney » se transporte à Abbeyville, comté de Mecklenburg en Virginie, où il restera deux ans. Il s'y lie avec un certain William Nelson, père de Sally, une de ses élèves. M<sup>me</sup> Nelson donne le jour à une seconde fille et « Ney » demande l'autorisation de donner au bébé un prénom de son choix. Cette autorisation lui ayant été

accordée, il nomme l'enfant Catherine-Isabelle, disant que c'était là le nom de sa mère. La mère du maréchal Ney s'appelait effectivement Catherine, mais j'avoue que cette coïncidence m'impressionne très peu. A la demande de l'heureux père, l'instituteur compose des vers acrostiches sur les prénoms de ses deux enfants!!

La nouvelle de l'accession au trône de Louis-Philippe trouve « Ney » dans le comté d'Iredell (Caroline du Nord), où, après deux ans passé en Virginie, il réside dans la famille du colonel Placebo (*sic!*) Houston. Il dit aux Houston qu'il s'attend à être rappelé en France auprès de sa femme et de ses enfants, mais cet espoir se dissipe bien vite. Il a alors un accès de fièvre chaude, parle dans son délire des affaires de France, menace de se tuer, maudit les Bourbons et La Fayette. A plusieurs reprises il montre au colonel et à son fils les cicatrices des nombreuses blessures qu'il a sur tout le corps. Il avait déjà dit au colonel Houston être le maréchal Ney, il le répète encore. Le malade se remet au bout de plusieurs semaines. Maintenant il espère dur comme fer en « l'Aiglon ». Lui arrive-t-il de perdre courage, il se remet à boire. En état d'ivresse il raconte au jeune Burgess Gaither qu'il est le maréchal Ney; le jeune Burgess l'écoute avidement et répète le récit aux membres de sa famille; ce récit sera transmis aux générations suivantes. Même aveu de l'instituteur à un autre de ses élèves favoris, Patrick Cain, lequel appellera son fils « Marshal » en l'honneur de Ney; à d'autres personnes encore.

Entre-temps l'instituteur dévore toutes les histoires de l'ère napoléonienne qui lui tombent entre les mains et les annote sans trop se préoccuper de ce que les propriétaires de ces ouvrages vont dire de ces annotations. Celles-ci démontrent certainement que l'instituteur de Rowan et d'Abbeyville était très au courant de l'épopée napoléonienne; elles le montrent aussi s'irritant pour de bon lorsque des avis défavorables étaient émis sur le compte du maréchal Ney — fût-ce par Napoléon lui-même. Mais il y a loin de là à une preuve d'identité. Tout au plus peut-on regarder les réactions de l'instituteur comme curieuses, je n'irai pas jusqu'à dire : troublantes.

La nouvelle de la mort de l'Aiglon fut pour « Ney » un coup de foudre. Il la lut dans une feuille locale alors qu'il avait commencé à donner sa leçon habituelle; en proie à une violente émotion, qui était presque de la rage, il congédia ses élèves tout de suite. On le surveilla cette nuit-là, craignant qu'il n'attentât à ses jours; il n'en fit rien, mais à partir de ce moment il fut plongé pendant plusieurs mois dans une profonde mélancolie.

A mesure que la fin approche, l'instituteur devient de plus en plus loquace sur son propre compte. Un jour il parle de lui-même comme du duc d'Elchingen. Une autre fois, il raconte au jeune Thomas Houston comment il a échappé aux balles du peloton d'exécution. Une autre fois encore il fait la rencontre d'un certain Lehmanowski, ancien colonel polonais devenu pasteur; ce colonel révélera à sa fille, avant de mourir, qu'il avait bien rencontré le maréchal Ney. Ajouterons-nous, cependant, que les témoignages se rapportant à cet incident ne nous paraissent pas bien satisfaisants? Le témoignage d'un certain John Snyder, qui avait servi sous les ordres du maréchal Ney en Europe et rencontra l'instituteur vers 1840, paraît, à la vérité, plus probant; mais là aussi nous sommes loin d'une véritable preuve.

Enfin, comme l'instituteur va mourir, à l'âge de soixante-dix-sept ans (15 novembre 1846), le médecin qui le soigne, docteur Matthew Locke, lui demande en présence d'Osborne Foard et de Thomas Graham : « Monsieur Ney, il y a quelque chose qui nous intrigue depuis des années. Aujourd'hui nous désirons connaître la vérité de votre bouche. Nous voulons savoir qui vous êtes. »

Le vieillard se soulève en s'appuyant sur le coude et regardant Locke bien en face : « Je suis le maréchal Ney de France », lui répond-il. Deux ou trois heures plus tard, il n'est plus.

Le fait est attesté par M<sup>me</sup> Osborne G. Foard, par son fils et par Thomas D. Graham. Il est certainement frappant. On hésite à admettre qu'un individu, sur le point de dire adieu à l'existence, profère solennellement un mensonge. *L'onus probandi* incombe ici, estimons-nous, à ceux qui soutiennent la thèse opposée. Parfait. Seulement il ne s'ensuit pas nécessairement que le maréchal Ney et notre Peter Stuart Ney aient été un seul et même individu. Ce dernier pouvait être de bonne foi! Cela peut paraître incroyable; cela n'est cependant pas une impossibilité absolue. P. N. Ney aurait été, dans cette hypothèse, un halluciné qui — peut-être hypnotisé par le nom qu'il portait — aurait fini peu à peu par se convaincre qu'il ne faisait qu'un avec le maréchal. Sa conviction aurait été une espèce de « folie lucide », d'idée fixe. Il y a des infortunés persuadés qu'ils sont Dieu le Père; pourquoi Peter Stuart Ney n'aurait-il pas été victime d'une obsession analogue ayant le maréchal Ney pour objet?

S'il avait été le véritable Ney et s'il avait été secrètement gracié après sa condamnation à mort (qu'on voit mal le prince de la Moskowa acceptant cette misérable existence anonyme au delà des mers!), il aurait, je l'ai dit déjà, commencé par *changer de nom*.

\* \* \*

Relevons encore quelques points de détail.

Le président de l'Université américaine qui préface l'ouvrage de M. Legette Blythe nous dit que l'inscription sur la pierre tombale de P. S. Ney porte qu'il mourut à soixante-dix-sept ans. Il serait donc né en 1769 : l'année de la naissance de Ney (le maréchal). Soit. Cela ne nous avance pas de beaucoup.

Le même M. Legette Blythe regarde comme « très importante » (p. 313), la circonstance suivante : P. S. Ney aurait parlé à une M<sup>me</sup> Elisabeth Sloane, qui longtemps fut son élève, du collier (de diamants, pense-t-elle) qui était la propriété de sa femme. Or, nous avons un portrait de la « vraie » M<sup>me</sup> Ney avec un beau collier de... perles! En admettant même que P. S. Ney ait parlé à M<sup>me</sup> Sloan de *perles*, et non de *diamants*, qu'est-ce que cela peut prouver, mon Dieu?!

Plusieurs experts en écritures (M. William A. Shulenberger, M. David N. Carvalho — qui joua, paraît-il, un rôle dans l'Affaire Dreyfus — M. Henry E. Thomas, du *Treasury Department* américain) se sont prononcés en faveur de l'identité de l'écriture du maréchal et de celle de l'instituteur. J'avoue, sans ambages, me méfier fortement des « conclusions » de ces messieurs, quelque « scientifiques » qu'elles soient, et je ne doute pas qu'on pourrait, sans difficulté, trouver nombre d'experts prêts à soutenir *mordicus* la thèse de la non-identité.

Le maréchal Ney était franc-maçon; Wellington, son vainqueur, l'était également. Wellington a donc pu s'entremettre pour sauver Ney. Un certain docteur Sicard de Planzoles, naguère secrétaire du Grand-Orient de France, paraît avoir obtenu là-dessus de vieux membres du G.-O. certains renseignements qu'il communiqua à un F. Wm. E. Cullingford, secrétaire d'une loge maçonnique américaine; et ledit M. Cullingford publia ces renseignements en 1920 dans un périodique de Boston. M. Blythe reproduit dans son ouvrage cet article de M. Cullingford. Il ne s'agit là que de racontars qui peuvent avoir, comme ils peuvent ne pas avoir, un fond de vérité, et M. Cullingford reconnaît lui-même que les preuves de nature « à satisfaire un juge et un jury » font défaut. Il est à noter que dans cet article Ney est représenté comme ayant vécu en Amérique *quinze* ans seulement : il serait donc mort en 1831, non en 1846.

Enfin, brochant sur le tout, voici une dernière « preuve » découverte en 1936 par M. Blythe lui-même et regardée par lui comme particulièrement significative pour ce qui est de l'identité présumée de l'instituteur et du maréchal. Lorsque, après Waterloo, ce dernier se préparait à fuir de France, Fouché lui délivra un passeport au nom de Michel Neubourg, passeport qui — naturellement — ne fut pas utilisé. Dans un volume des discours de Cicéron, en latin, avec la traduction anglaise en regard, volume dont P. S. Ney s'était souvent servi, on a trouvé le nom de Nieberg écrit de la main de l'instituteur et suivi de quelques signes sténographiques et de la date (1829). Lesdits signes sténographiques ont pu être déchiffrés « après une étude approfondie » et ont été traduits ainsi :

« Notre général, Nieberg, qu'on disait avoir été martyrisé dans la matinée, gisait comme mort. » (P. 233.)

Il va sans dire que pour notre auteur Neubourg est le même nom que Nieberg... Mais que veut dire au juste la phrase saugrenue, espèce de charabia, qu'on vient de lire? et qui nous dit que l'interprétation est correcte? Puisqu'il a fallu une « étude approfondie » pour en venir à bout, ladite interprétation est peut-être loin d'être certaine... En tout cas, notre respect pour le sens critique propre à M. Legette Blythe ne sort pas grandir de l'examen de la « preuve » en question : ce serait plutôt le contraire.

\* \* \*

Tout compte fait, M. Blythe n'a rien prouvé. L'hypothèse d'une « folie lucide » chez l'instituteur franco-américain, folie lucide avec idée fixe, paraît certainement plus plausible que celle de l'identité. Et pourtant le dernier mot sur cette étrange histoire peut ne pas avoir été dit. Un directeur d'école de la Caroline du Nord, entré en possession, nous dit M. Frank P. Graham (p. 11), du manuscrit sténographique des Mémoires de P. S. Ney, est en train — le sera plusieurs années encore, car il est surchargé de besogne — de traduire le précieux manuscrit. La légende de l'identité-survivance sortira-t-elle pulvérisée de ce travail de longue haleine? Cela nous paraît fort probable; et cependant... Attendons!

Comte PEROVSKY.

## LECTURES

Livres — Revues — Journaux

### LES DONNÉES DU PROBLÈME FRANÇAIS

Sous ce titre M. Paul Baudouin, un grand homme d'affaires français, vient de publier dans le dernier numéro de la Revue de Paris un article très remarqué. Tout serait à citer. Bornons-nous à ces extraits :

C'est une aventure merveilleuse que celle de ces pays au cours du siècle qui a commencé en 1815 pour se terminer avec la Grande Guerre. Un véritable conte de fées, où chaque coup de baguette magique ajouta un nouvel élément de prospérité sans qu'aucun mauvais génie apparût avant juillet 1914.

Héritière des civilisations anciennes, l'Europe occidentale, qui s'était enrichie par le commerce des produits de l'Orient, puis par l'exploitation du nouveau continent, incorpora, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, toutes les parties du monde à son champ



Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre  
**DUPAIX**

Téléphone 17 35 79

13. RUE ROYALE  
BRUXELLES

## Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100% - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils  
Tél. 283 Courtrai

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES  
Pièces détachées

LES ATELIERS

### G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES

Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. —  
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —  
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et  
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES  
de FANTAISIE et de RÉCLAME



## LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour  
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES  
SALLES DE FÊTES



## Le "Mosan"

est le plus

**Propre**

**Économique**

**Hygiénique**

**Pratique**

**Solide**

**Élégant**

**et absolument sans  
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE  
à HUY (Belgique)



FONDÉE EN 1853

Montres pour religieuses

Montres de précision  
spéciales pour  
missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous  
les horlogers concessionnaires



DÉLICIEUX!..  
EXQUIS!..

s'écrit tout fumeur de Careco  
Faire l'essai c'est savourer toujours

CARESCO

résume qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO

produit par son arôme la bonne  
humeur

Manufacture de cigares CARESCO

G. VERHOEVEN & C<sup>ie</sup>, MOLL

Nous demandons des agents partout

## COTE D'AZUR

Voyage individuel en 11<sup>e</sup> classe. - 9 jours. - Bons Hotels. - Excursions en autocar et tous frais compris - 1.370 francs belges

## VOYAGES COLOMB

LA PLUS PARFAITE DES ORGANISATIONS DE VOYAGES

Envoi gratuit, sur demande, de notre brochure illustrée contenant le détail d'une multitude d'itinéraires soigneusement étudiés, avec indication des prix dans les différentes catégories.

32, RUE DES COLONIES, BRUXELLES. — Téléphone : 12.56.78

S. A. "CEMSTO"

CENTRALE DE NETTOYAGE  
[BRUXELLES



Nettoyage journalier  
de bureaux, banques,  
églises, écoles, etc.

Nettoyage des maisons privées à l'occasion  
de déménagements

Lavage des vitres et façades en abon-  
nement et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88

20, rue du Béguinage

EXCELLENT CHOIX

SWAN  
LEVERLESS

à remplissage ultra-ra-  
pide... Nouveau SWAN  
VISOFIL avec réservoir  
transparent et capacité  
d'encre record... Variété  
de riches coloris... L'élo-  
ge de SWAN n'est plus  
à faire.

L'encre "SWAN"  
est la meilleure  
pour tous porte-  
plume ou styles



SWAN  
VISOFIL 340  
Frs

275

Autres modèles  
Swan à partir de  
Frs 100.-

CHEZ TOUS LES DÉTAILLANTS

GROS : MABIE TODD & Co., LTD (BEIGIUM) Sié Ame, 8-10, RUE NEUVE, BRUXELLES

Quand  
on dit :  
"ERY"

on dit :

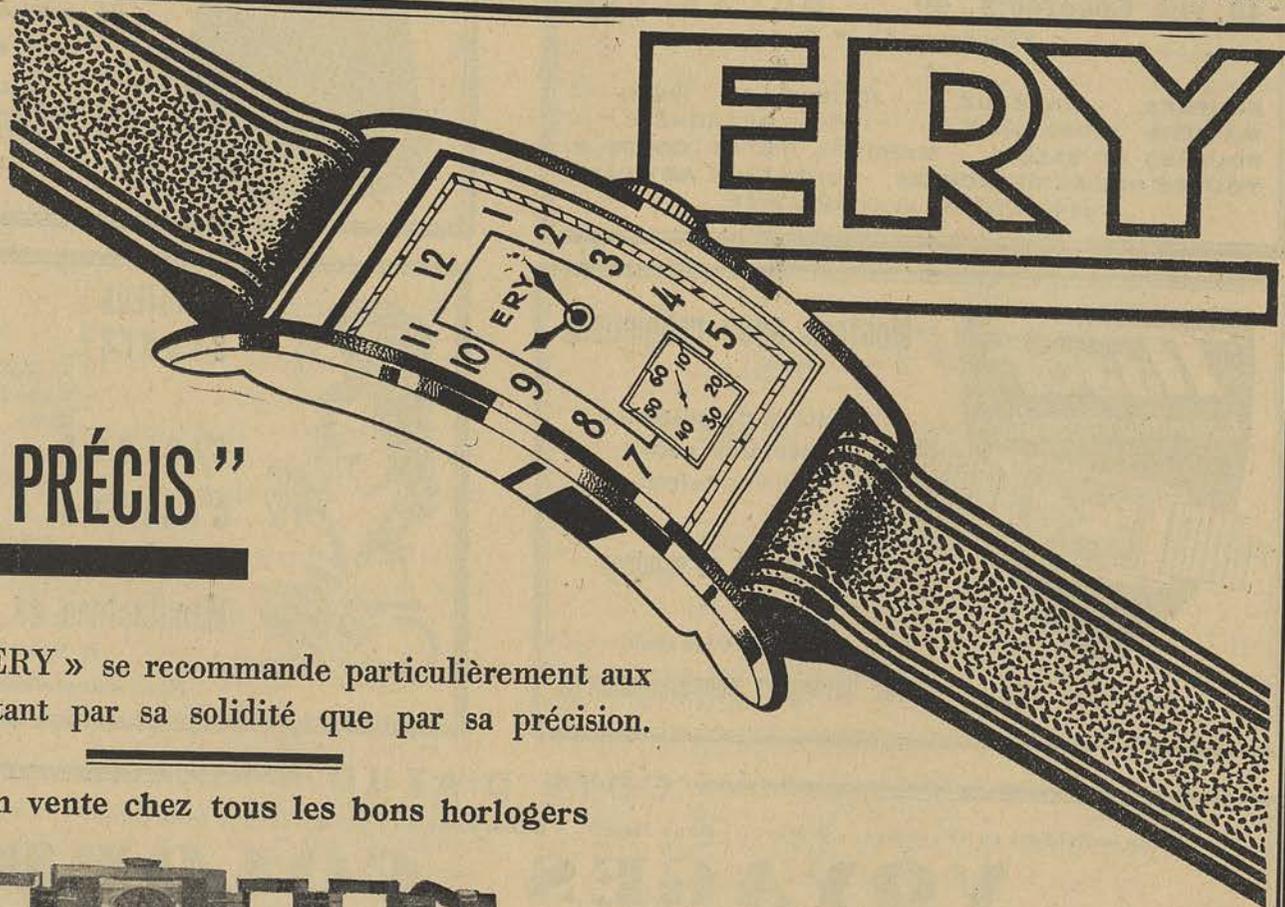
"PRÉCIS"

La montre « ERY » se recommande particulièrement aux  
missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers



ERY



d'activité. La naissance de la grande industrie et sa croissance rapide firent de quelques nations privilégiées les fournisseurs du monde entier. La conquête s'étendit à toutes les terres habitées, qui furent annexées comme colonies ou bien ouvertes de gré ou de force au commerce européen. Le développement constant des échanges internationaux, l'accroissement continu du champ d'activité commercial justifiaient les prévisions les plus optimistes de l'école libérale anglaise. Une ère de développement économique sans limite paraissait ouverte, où les initiatives individuelles, soumises au seul frein de la concurrence, en travaillant pour obtenir le maximum de profit, ne doutaient pas qu'elles travaillaient pour le mieux-être général.

Pendant ce temps, le développement de la population dans l'occident de l'Europe prenait une ampleur jusqu'alors jamais atteinte. La concentration de la grande industrie sur ce faible espace du globe y doubla en un siècle l'importance de la population, bien que cinquante millions d'hommes aient quitté l'Europe pour aller tenter leur chance sur les terres nouvelles. L'Amérique à elle seule en reçut trente-six millions. Jamais l'histoire n'avait encore enregistré une pareille migration, qui dépasse considérablement celles qui ont suivi la destruction de l'empire romain.

L'Europe faisait coup double : un homme ne trouvait-il pas d'emploi ? Un pays neuf l'absorbait. L'Occident était ainsi préservé de l'ulcère du chômage. D'autre part, tout Européen, en se fixant sur un autre sol, y apportait ses habitudes et ses besoins. Le vieux continent était sûr de trouver en lui le client parfait, celui dont l'éducation est déjà faite.

Ainsi, tout en se déchargeant de leur excédent de main-d'œuvre, les nations industrielles élargissaient les exportations de leurs produits fabriqués. Pour entretenir, augmenter le pouvoir d'achat de consommateurs extérieurs, elles leur prêtaient des sommes considérables. On évalue à environ 25 milliards d'anciens dollars-or — plus de 1.000 milliards de nos francs actuels — le montant des capitaux investis dans le monde par l'Europe avant 1914.

Les intérêts de ces prêts constituaient un tribut annuel versé par l'ensemble du monde aux nations de l'Europe occidentale. La richesse de ces pays s'accroissait ainsi d'année en année, leur balance des comptes, toujours positive, leur permettant d'investir chez leurs acheteurs des sommes importantes sans affecter leurs réserves monétaires.

Tel était le jeu, plus simple en apparence qu'en fait, car il reposait sur un trésor d'expériences acquises, sur l'ingéniosité, l'esprit d'initiative, la hardiesse et la sagesse du petit nombre d'hommes qui le conduisaient. Ce mécanisme délicat, si parfaitement monté, paraissait devoir toujours fonctionner sans heurts en consolidant davantage chaque année la suprématie occidentale.

La guerre survint. Vingt ans après sa fin, il n'est plus possible de se borner à des lamentations sur ses conséquences. Un monde nouveau naît, profondément différent de celui qui appartient à un passé bien mort. Le beau jeu est fini. Si l'on marque sur un planisphère par un point noir les régions de grand développement industriel, on voit ces taches qui, il y a cinquante ans, assombrissaient seulement l'Angleterre, la France, l'Allemagne et mordaient légèrement les Etats-Unis, parsemer maintenant l'ensemble de la carte. Le monopole de l'Occident n'est plus. Les exportations, sur lesquelles reposait sa fortune, comprennent de moins en moins les produits fabriqués qu'il était seul autrefois à livrer. Il pourrait pourtant les usiner aujourd'hui en quantités plus abondantes que jamais, puisque dans tous les

pays, belligérants ou neutres, la guerre a eu pour effet direct de précipiter les progrès de la mécanique et d'augmenter considérablement le potentiel de production industrielle. Mais les nationalismes ont érigé des barrières douanières difficilement franchissables.

Les nations nouvellement industrialisées s'élèvent, tandis que les anciennes déclinent. Jamais dans les pays occidentaux, dont le commerce est libre, les déficits des balances commerciales n'ont été aussi considérables que ceux des derniers mois. Cette altération de leurs balances des comptes est mise en lumière par la sensible réduction de leurs encaisses métalliques de garantie. Par suite de l'insolvabilité de nombreux pays débiteurs, sous l'effet également de la baisse de la valeur des monnaies dans lesquelles sont exprimées les dettes extérieures, le volume d'or, représenté par le tribut annuel payé par les nations débitrices, a singulièrement diminué. La capitaliste bien rentée qu'était l'Europe a vu ses placements se volatiliser. Pendant la guerre elle s'est lourdement endettée vis-à-vis des Etats-Unis. En quelques années, de créancière elle est devenue emprunteuse, et elle fait maintenant état de sa pauvreté, qui n'est que trop réelle, pour ne pas tenir ses engagements. Les perspectives prochaines ne s'annoncent pas meilleures, car les balances des comptes de l'Angleterre et de la France ne leur permettent pas d'envisager la reprise de prêts consentis à l'étranger; de toutes façons, le régime d'immoralité internationale, qui est devenu la règle depuis quelques années, le leur déconseillerait.

Avant d'examiner le problème français, sommes-nous conduits à un nouveau détour, car une question nous retient : celle de l'homme.

L'Occident a trahi sa mission en fuyant la réalité. L'homme a, en effet, perdu le sens du général, celui des rythmes naturels auxquels il reste soumis. Le particulier et l'éphémère épuisent son attention. Les tendances de l'art moderne ont souligné cette rupture avec le permanent, c'est-à-dire avec la vie. L'art n'est plus l'expression de la cité, encore moins un enseignement théologique. L'artiste vit à part du public; il est en marge de la vie sociale.

Notre sensibilité traduit un état certain de fatigue, que les méthodes actuelles de psycho-physiologie permettent de mesurer. Le déplacement vers l'aigu, continu depuis quelques siècles, des sons utilisés en musique en est une des preuves les plus nettes. L'homme s'habitue à des émotions excessives cultivées en vase clos; il sépare ainsi ses satisfactions esthétiques et intellectuelles des activités de sa vie courante. D'où des ruptures d'équilibre, l'expression de sentiments exagérés, l'affaiblissement des tendances raisonnables. L'engouement actuel pour la musique, souvent pour ses formes les plus médiocres, est dû en partie à ce qu'on cherche en elle les émotions violentes, l'intensité de passion que la vie habituelle ne procure que rarement.

Autre refus de considérer le réel que cette fuite devant soi-même : la foi en sa destinée paraît abandonner l'Europe. Se punit-elle ainsi de l'orgueil qu'elle manifestait autrefois, de son dédain pour tout ce qui n'était pas elle ? Une lassitude inquiète l'envahit; elle hésite. La dernière guerre semble lui avoir montré la vanité de ses efforts et sa propre fragilité. Dans les années de désarroi qui ont suivi, elle a jeté des regards implorants vers les autres civilisations pour leur demander le secret de leur vie. Comme dans toutes les périodes troublées, l'Orient faisait entendre l'appel de ses sortilèges. Des voyageurs, qui avaient interrogé les Indes, la Chine, proposèrent des exemples, comme si l'Occident pouvait se rénover en s'inspirant de vieilles civilisa-

tions figées dans une sagesse millénaire. L'Orient et le continent jaune sont les terres de l'acceptation et du respect de ce qui est établi, tandis qu'au contraire, pour sa peine et sa gloire, l'Europe ne se contente jamais de l'état présent et le veut toujours meilleur. La civilisation principalement matérielle des Etats-Unis n'a rien à proposer à l'Europe qui puisse soulager sa détresse. Elle est seule. Comme pour un être humain, son salut ne dépend que d'elle.

Enfin, dans le domaine intellectuel, jamais le troupeau humain ne s'est laissé aussi docilement intoxiquer. Les progrès matériels : presse, radio, cinémas tuent l'individu s'il ne réagit pas en produisant en abondance ces globules blancs destructeurs de microbes, gendarmes de l'organisme, que sont l'esprit critique, le doute intellectuel et tout simplement le bon sens. Le plus grave danger de l'heure est le développement soudain des mythes politiques qui, sous forme de slogans, grâce aux progrès incessants des modes de diffusion et de publicité, abêtissent les hommes, les emprisonnent dans des mouvements de masses où tout devient possible, même le suicide collectif. A regarder certains pays, comme le nôtre, il semble que l'action de ces mythes politiques soit comparable à celle de vastes courants magnétiques qui grouperaient les hommes suivant des lignes passionnelles de moindre raisonnement. L'homme serait-il devenu une limaille de fer amorphe et docile ?

Un fait grave explique en partie cet abêtissement. Le travail, cette loi dure mais saine, trouvait en lui-même sa récompense : orgueil de l'effort, joie de l'achevé, amour du métier. Comment de tels sentiments, qui sont la forme simple de l'honneur, pourraient-ils animer maintenant dans une usine les éléments humains qui y travaillent à la chaîne ? De moins en moins chez l'homme, l'intérêt vital coïncide avec son travail. Celui-ci n'est plus envisagé que sous l'aspect du gain. Mais l'homme n'est pas une mécanique. Il lui faut s'intéresser, se passionner. Le facile développement des passions partisans répond à ce besoin de croire, au désaxement de l'ouvrier privé de ce qui était sa fierté, de ce qui satisfait ses hauts sentiments.

Désaxement, désarroi. En est-il une preuve plus nette que l'horreur de la solitude qui se répand dans toutes les classes sociales ? Au retour du travail, pour ne pas se trouver seul devant lui-même, l'homme ouvre un journal ou tourne le bouton de la T. S. F. Un flot de sons, de paroles le noie. Cette habitude, de plus en plus fréquente, ne répond pas seulement au besoin de chasser un vague ennui. Elle témoigne de la peur du silence — ce renoncement temporaire aux chocs des sens — qui seul permet l'éclosion des sentiments intimes et la maturité du jugement personnel.

Il est facile de reprocher maintenant à la classe ouvrière sa médiocre compréhension du devoir social. Mais a-t-on pratiqué envers elle le devoir social depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle ? Seules sa ténacité et sa force politique croissante lui ont permis d'arracher des mesures que les élites dirigeantes auraient dû accorder d'elles-mêmes.

On ne saurait trop affirmer que ce sont les erreurs et les abdications de ces élites qui sont en grande partie responsables de l'état social actuel. Le prolétariat est la douloureuse conséquence d'une technique scientifique et financière qui a permis de grandioses réussites matérielles, mais qui, dans le domaine humain, a commis une impardonnable faute. La tare de l'économie libérale orthodoxe est d'envisager l'ouvrier comme une mar-

chandise, soumise sans restriction à la loi de l'offre et de la demande. Ce n'est pas contre cette loi qu'il faut se rebeller, mais contre son application brutale qui ne tient pas compte des besoins de l'ouvrier et de ses droits fondamentaux dont le premier est le droit au travail. Il ne suffit pas de lui assurer un minimum de nourriture et de vêtements, il faut lui permettre d'élever une famille ; il faut encore lui rendre le sens de sa dignité que sa condition misérable le condamnait à perdre.

Mais en attendant que s'organise la vieille Europe, il faut vivre, et pour vivre il faut être prêt à résister.

L'effort d'armement qui est imposé à la France l'étreint à la gorge. Déjà appauvrie en hommes et en capitaux par la guerre, elle a subi depuis quinze ans, par suite d'une mauvaise gestion de ses finances publiques, plusieurs amputations de la fortune qu'elle avait accumulée au cours des siècles passés.

Les qualités françaises de travail et d'ordre, de mesure et de prévoyance, appuyées sur les chances exceptionnelles offertes à l'Occident au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, avaient porté notre pays à l'état de calme prospérité où il paraissait être avant la guerre. L'abondance des revenus qu'il recevait alors de l'étranger, en l'endormant dans une aisance dont la fragilité lui échappait, entretenait un optimisme trompeur qui avait détendu ses énergies profondes. Souvent l'économie était de la petitesse et l'épargne de l'avarice. L'esprit d'initiative avait cédé le pas à la jouissance d'un confort tranquille. Sur la terre des cathédrales, où la moisson de l'esprit fut toujours abondante, l'erreur de faire de l'argent le principal fondement de l'avenir rendait stériles les familles, les desseins des hommes et même leurs cœurs.

En attendant, le niveau de vie de notre pays paraît devoir baisser rapidement. C'est chose faite en Allemagne et en Italie. En France, il faut préparer les esprits à la réduction du *standard of life* et réfléchir à ses conséquences. C'est un tournant difficile, mais plus délicat encore dans le domaine social. La nation entière paraît devoir être atteinte, car la classe dite aisée, dont les moyens d'existence sont pourtant déjà très diminués, sera affectée par la réduction de ses revenus et par des mesures fiscales nouvelles, tandis que la baisse de la consommation entraînera inévitablement celle des salaires des travailleurs. Cet affaiblissement général du pouvoir d'achat ne manquera pas d'accentuer encore la tendance actuelle à la réduction des écarts entre les conditions d'existence.

Ces heures difficiles sont proches : les réserves de notre pays ne sont pas seulement amputées par l'habitude qu'a prise la collectivité française de dépenser annuellement plus qu'elle ne gagne, mais aussi par les conditions financières et économiques qui prédominent maintenant dans le monde.

Nous assistons au lent déclin de l'économie libérale. A la fois philosophie, morale et méthode d'action, elle pouvait satisfaire l'intelligence comme les appétits matériels. Conçue à une époque où le commerce britannique dominait le monde, elle est séduisante comme la logique, mais dangereuse comme elle. Appropriée à un univers sans défauts, d'où les guerres seraient exclues, elle meurt de la division du monde en petites factions politiques, hostiles les unes aux autres, et du poids de son matérialisme exclusif, qui donne à la loi du profit tout pouvoir sur les hommes.

Dans notre société appauvrie, où la main-d'œuvre apparaît comme surabondante, l'économie de toutes les forces est une règle de salut public. La liberté totale n'est plus possible; elle entraîne inévitablement des gaspillages qui, sans inconvénients en périodes heureuses, sont intolérables dans les temps difficiles.

Sous la pression des faits et des hommes, l'économie libérale et capitaliste s'écarte chaque jour davantage d'elle-même. Un complet retour en arrière est impossible, mais les regrets sont inutiles, et l'on distingue mal les formes nouvelles que l'avenir révélera. Le marxisme, doctrine vieillie, dépassée par les faits et condamnée par l'expérience, n'offre pas de base solide pour construire un édifice capable de résister à l'épreuve du réel; il n'est qu'une réaction contre les excès du capitalisme, et la suppression progressive de ceux-ci doit entraîner la sienne propre.

On s'est borné jusqu'ici à faire appel aux bas sentiments des hommes, à leurs intérêts immédiats, à leur égoïste souci de tranquillité, à la jalousie, comme s'ils étaient privés de toute générosité. Mais la conscience du danger commun et l'esprit de sacrifice peuvent exalter et unir les cœurs mieux que les souffles empoisonnés qui les animent maintenant. La néfaste mystique de la lutte de classes est liée à la conception d'un monde impitoyablement matérialiste, comme il pouvait être deviné dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, quand l'industrie naissante, ivre de ses possibilités immenses, ne s'apercevait pas qu'elle piétinait l'homme. Ce qui pouvait alors apparaître comme une loi inexorable est devenu une erreur: la lutte de classes ne conduit à rien, si ce n'est à tuer le pays qui s'y livre par le désordre et la misère.

Chacun sait que ces deux maux donnent naissance aux dictatures. La démocratie doit-elle apparaître comme un régime de luxe, condamné à ne pouvoir vivre que dans les périodes prospères, où les dépenses excessives, un certain gaspillage et une détente du ressort national n'entraînent pas de conséquences immédiates? L'histoire politique récente de l'Europe, les tendances actuelles de notre politique intérieure, qui portent progressivement atteinte aux forces nationales, paraissent nous l'enseigner. La démocratie est une récompense qu'il faut vouloir mériter. Elle est le régime naturel des périodes faciles. Quand les difficultés s'accumulent, elle doit, pour y résister, se réformer au lieu de s'abandonner à la vague confiance qu'elle ne manque jamais de s'accorder à elle-même.

Au sein d'un monde qui se fait dur, les démocraties sont contraintes, pour ne pas périr, de s'imposer de nombreux sacrifices. Il ne suffit pas de les opposer aux dictatures, de vanter leur douceur de vivre et le charme de leur accueil humain. Pour éviter l'écrasement, elles doivent tendre leurs ressorts, et pour cela adopter des mesures de renforcement national, semblables souvent à celles des dictatures. C'est une attitude trop simpliste que de rejeter en bloc les exemples donnés par les Etats totalitaires. Si un verbalisme passionnel n'obscurcissait pas les esprits, ils constateraient que dans toute l'Europe les transformations économiques et sociales ont les mêmes tendances; mais on les accepte plus ou moins vite, en respectant plus ou moins la personnalité humaine. La forme évolutive des démocraties s'oppose à la forme révolutionnaire des dictatures.

Est-ce trop espérer? Nous ne le croyons pas. Le passé de notre pays, qui n'est ni un empire, ni une race, mais une communauté spirituelle, permet d'affirmer que l'esprit de haine et de paresse qui s'y est soudainement développé n'est que la consé-

quence temporaire d'un désarroi moral, déjà sensible avant la guerre, mais qui s'est accentué au cours des années qui l'ont suivie. Nous sommes de ceux qui pensent que la civilisation occidentale restera fidèle au Christ ou cessera d'être. Plus que tout autre pays, la France est fortement imprégnée de l'idéal chrétien de justice et de charité. Il est consolant de constater qu'après tant d'efforts dépensés pour tuer son âme, notre pays reste encore lui-même, au centre de l'Occident menacé, solidaire d'une latinité qui, malgré les apparences, demeure inscrite dans les faits comme dans les esprits.

Toute prévision de l'avenir est incertaine, car l'univers échappe à l'intelligence humaine. L'inquiétude de l'heure actuelle tient sans doute à ce que nos préoccupations quotidiennes nous montrent la rapidité avec laquelle le monde roule vers des destinées inconnues. Si nous jetons un regard vers le passé, nous voyons émerger les grands mouvements de l'histoire: Rome, les Invasions, l'Islam, les Croisades; tout près de nous, la découverte de la Terre et l'épopée coloniale. Les grandes aventures de l'avenir seront-elles des conquêtes spirituelles? L'homme saura-t-il se conquérir?

Pour rendre à la France le goût de son travail quotidien, pour qu'elle se soumette à la dure discipline nationale devenue nécessaire, il faut lui révéler courageusement les écrasantes responsabilités matérielles et morales qui pèsent sur elle. Car la charge d'un lourd devoir, bien loin de la faire vaciller, la réveillera de la médiocrité où on l'endort, la redressera jusqu'au niveau de la haute mission à laquelle elle doit demeurer fidèle, qui est de servir l'homme, « gloire et rebut de l'univers ».

#### LA SIGNIFICATION DE LA GUERRE D'ESPAGNE

*De M. Louis Bertrand, de l'Académie française, cet extrait d'une lettre par laquelle il s'excusait d'être empêché d'assister à un dîner franco-espagnol à Paris :*

Vous voulez bien me demander quelques lignes sur la signification de l'actuel conflit espagnol. Je ne crois pas pouvoir mieux répondre à votre pensée qu'en recopiant pour vous les conclusions que voici, — conclusions écrites en 1923, à propos du fameux siège de Saragosse et qui me prouvent que j'ai été bon prophète, en annonçant, quatorze ans d'avance, la réaction de l'éternelle Espagne individualiste contre la tyrannie du marxisme et ses tentatives de nivellement égalitaire.

Je disais donc, à propos du siège de Saragosse par les généraux de Napoléon et de la défense héroïque de ses habitants :

Pour moi, je reconnais, une fois de plus, une intégrité morale admirable en ce peuple, qui, somme toute, n'a pas bougé depuis le temps du Cid et des Rois Catholiques; qui, en dépit des siècles et des pires traverses, a toujours le même ressort de réaction contre l'ennemi. C'est le vieux Civilisé, le Latin épris de liberté, qui entend avoir le droit de rester lui-même, de persévérer dans son être et dans sa tradition, envers et contre tous, et *sur qui nulle servitude ne mordra. Contre l'invasion des pestes orientales, l'Espagne reste la suprême réserve de l'Occident.* Tout viendra se briser contre la Colonne immobile (celle de la Vierge du Pilar) qui doit rester en place jusqu'à la fin du monde...

J'agit ces pensées le dernier soir de mon séjour à Saragosse, en retournant encore une fois contempler la féerie crépusculaire sur les bords de l'Ebre. Je n'y vois plus, comme le premier jour, une vaine fantasmagorie de couleurs et de reflets, mais le symbole du vrai Moghreb espagnol, ce ferme Occident latin, *finis terrarum*, borne des terres, sur laquelle écumeront en vain les extrêmes démenées d'une humanité convulsive et suicide.

### CLAUDEL ET L'ESPAGNE

De M. José María Peman, dans le dernier numéro d'Occident :

Les Editions de « La Phalange de Séville » viennent de publier, luxueusement, la magnifique page de Paul Claudel : *Aux Martyrs espagnols*, dans la vigoureuse et exacte traduction de Jorge Guillen. Cette brochure est une œuvre qui éveille toutes sortes d'inquiétudes et de suggestions pour ceux qui espèrent dans l'avenir.

Sitôt que, et dès le début, le mouvement espagnol eut pris les proportions d'une guerre et d'une croisade, j'attendais le jour, où avec sa voix océanique, viendrait le saluer le plus grand poète de notre temps : Paul Claudel. D'ailleurs, cette expression n'est pas juste : car pour dire : « Le plus grand », il faudrait un terme de comparaison. Dans ce cas, ne devrions-nous pas plutôt dire : « L'unique » ? Ou, pour le moins, le seul qui se soit proposé sérieusement de remonter le courant laïc et tout formel de la poésie de la Renaissance (il n'y en eut pas d'autre pendant quatre siècles), et de créer une forme poétique qui fût, selon sa propre expression, plus intuitive que discursive, et qui se basât davantage sur la construction métaphysique des idées, que sur celle, grammaticale, des mots. C'est-à-dire une forme « catholique », supérieure à tout paganisme et à tout cartésianisme, gonflée d'une poussée de vie, comme des cathédrales et les mystères.

Son entreprise sans précédents (car celles de Huysmans, de Verlaine, de Bloy et de Péguy ne sont que des balbutiements) était téméraire en France : pays des unités classiques et de la construction directe, pays où la coupure fut radicale entre le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. Les Français (on l'a dit en parlant du poète) avaient trop longtemps vécu sous le signe de Minerve pour qu'on pût ainsi, tout d'un coup, leur rappeler la part qui revient à Dionysos. C'est pourquoi l'œuvre claudélienne eut besoin, pour se développer, d'une part de circonstances favorables, extérieures à sa valeur propre. L'une d'elles fut l'inquiétude moderne, qui, épuisée et blasée, était vraiment prête à toutes les aventures et à toutes les audaces. Une autre, très importante, ce fut la vie errante du poète qui, par ses évasions en Amérique et en Extrême-orient, lui permit de donner une ampleur œcuménique à son œuvre et de l'inscrire en dehors de ce que nous appellerions la « littérature française ».

Mais le grand poète catholique attendait encore une dernière conjoncture pour le définitif accomplissement de son audacieux dessein. Ce fut la guerre d'Espagne. Pour un écrivain désireux de transcender tout le laïc, de franchir toute borne logique et grammaticale, et habitué à procéder par éclairs d'intuition, aucun autre sujet ne pouvait mieux convenir que cette rouge commotion de l'Espagne, traversée, en marge de tous les schémas rationnels de la vie, par l'élan des deux grandes forces surnaturelles : le satanisme et la grâce de Dieu. Dans la dimension du temps, il était difficile à satisfaire, ce désir de Claudel, de rejoindre la fissure entre le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup>, et de renouer l'étoffe au point où le fil s'était déchiré, au point où l'élan végétal des cathédrales fut gelé par l'esprit laïque et le bon sens cartésien. Oui, dans cette dimension-là, le saut était difficile. Mais il était aisé dans la dimension de l'espace. Parce que là, tout près, derrière les Pyrénées, l'Espagne était dans l'attente : immobile, têtue, accrochée à l'esprit de la chrétienté et, sous son mince déguisement laïque, toute gonflée de la sève des cathédrales. L'Espagne, revenue d'un seul coup à son pathétique destin, c'était cela qu'il fallait à l'expérience claudélienne. Car le XV<sup>e</sup> siècle était bien loin... ; mais l'Espagne était tout près.

Et Paul Claudel, qui semblait avoir rendez-vous avec l'Espagne tragique et profonde de toute éternité, qui semblait depuis quarante ans n'avoir perfectionné que pour elle son instrument poétique, Claudel n'a point déçu son attente. Il avait maintenant en mains, toute prête et bien accordée, la lyre de fer de Prudence Clément. Mais cette lyre de fer n'est pas faite pour chanter des choses vagues ou fantaisistes. Il lui faut un sujet volumineux et plastique, d'un stimulant véritable, où il y ait des frissons et du sang. Et voici tout à coup que l'Espagne le fournit, ce sujet, avec quelle ampleur, quelle générosité!... « Onze évêques, seize mille prêtres assassinés, et pas une apostasie! » Ainsi parle Claudel. C'est un renseignement et c'est un cantique. C'est une statistique et c'est un verset...

Mais il est urgent de prévenir des interprétations excessives. Cela veut-il dire que de la rencontre de l'Espagne et de Claudel doive sortir la satisfaction définitive de Minerve? La définitive et dionysiaque victoire du vivant, de l'intuitif et du mystique, sur le grammatical, le lucide et le rationnel? Non, pour l'amour de Dieu! Evitons cette interprétation forcée, à la Berdaïef, du point de vue catholique. Non; mais, comme le danger du moment était — pour le monde, comme pour la poésie, qui n'est que « le monde exprimé » — un danger de congélation laïque et païenne, l'Espagne, sauvant le monde comme Claudel avait sauvé la poésie, ont dû mettre impétueusement l'accent sur le côté intuitif et mystique du complexe catholique. C'était l'heure du vers raboteux et du martyr passionné. C'était le moment de violer la loi, la logique et la grammaire... Mais l'Espagne et le poète savent fort bien l'urgence de cette opération chirurgicale.

L'Espagne, pays des vastes synthèses et des grandes formules d'assimilation — sa Réforme, sa Renaissance — garde tout préparé, pour après son bouleversement chaotique, sa forme et sa discipline. Les martyrs que Claudel célèbre meurent en levant le bras, invoquant Rome. Nous allons sauver l'âme et le corps, la vérité et le style.

De même, Claudel apparaît comme un exorciste purificateur, tel un Pindare ou un Eschyle.

Pour le moment, un peu de chaos, un peu de barbarie était nécessaire : comme un révulsif, comme une opération. Le monde, surpris sur son lit de roses païennes, sursaute, ne sachant pas bien encore où vont l'Espagne et Claudel. Devant l'œuvre désordonnée du poète, Henry Dérieux se demande avec perplexité : « Si l'audacieuse barbarie de son style retournera à la pénombre ou créera définitivement la lumière. » C'est la question même que se posent les nations au sujet de cette autre « audacieuse barbarie » qu'est la guerre d'Espagne.

Mais l'Espagne et Claudel savent où ils vont. L'Espagne va à cette synthèse définitive qu'est la Phalange : élan mystique de forme romaine. Le poète catholique va à cette synthèse définitive qu'est la Liturgie : inspiration biblique et orientale en langue latine. Vent de palmiers et de cyprès. Un jour, quand aura cessé la stupeur causée par le bruit déchirant de cette révolution, le monde s'en rendra compte. Il comprendra que le mouvement espagnol, malgré tout, n'est pas en désaccord avec les pierres classiques de Salamanque; et que les vers de Claudel, malgré tout, sont faits pour un compatriote de Racine... Et, ce jour-là, Claudel aura triomphé de la perplexité des critiques, et l'Espagne de l'étonnement des chancelleries.

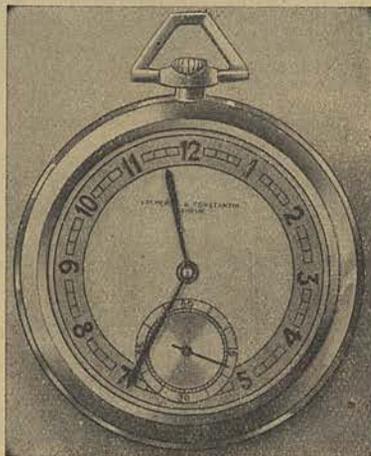
# COUSEMANS

## JOAILLIER ET ORFÈVRE

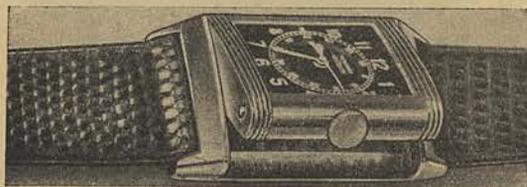
DE LL. MM.; LE ROI ET LA REINE

se rappelle à votre bon souvenir et attire votre attention sur l'extension de son département horlogerie.

Les premières marques

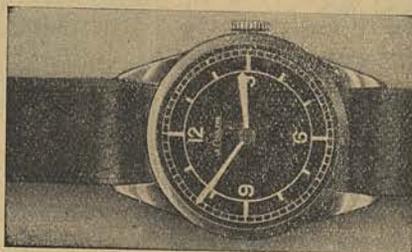


VACHERON ET CONSTANTIN  
Or mixte.



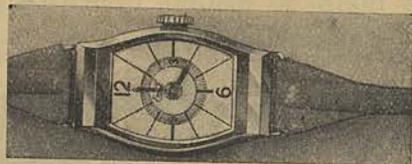
LE COULTRE  
« REVERSO »

TISSOT  
PONTIAC  
ZIGMA  
et autres  
marques



LE COULTRE

ATELIER SPÉCIAL  
DE RÉPARATIONS



OMEGA

25, avenue de la Toison d'Or  
BRUXELLES

## “ PATRIA ”

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :  
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**  
740 places assises  
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.  
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**  
225 fauteuils  
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**  
400 mètres carrés.  
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.  
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.  
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**  
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Un cadeau prend toute sa valeur  
s'il est signé

# Neuhaeus

## Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.66.69

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds  
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27. Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59



*à son joyau dans la cuisine*  
**le fourneau "CINEY"**

Dans une cuisine actuelle, où tout est clair, lisse, facile à entretenir, que fait encore une cuisinière comportant des ornements à astiquer, des moulures à nettoyer, des pieds contournés sous lesquels s'accumule la poussière ?

Une élégante brochure illustrée éditée sur cet appareil sensationnel vous sera envoyée sur demande.

Les Forges de Ciney ont apporté à la cuisine moderne le fourneau digne d'elle :

Un bloc tout émail crème discrètement décoré, à panneaux unis, monté sur socle, sans accessoire métallique même chromé et dont la construction technique atteint les derniers perfectionnements.

Parure de la cuisine, le fourneau Ciney est en même temps le meuble dont l'entretien est le plus facile

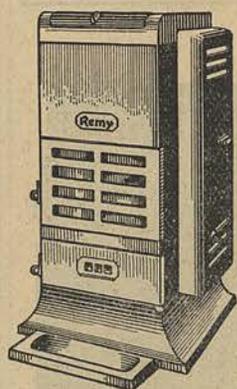


**LES FORGES DE CINEY S A**

# Le "REMY"

## FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique. garanti par des essais officiels aux Laboratoires des Arts et Métiers à Paris

**89 %**

de rendement moyen

**UNIQUE**

Prix sans concurrence pour leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

**COUVIN (Belgique)**

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

**de la plus petite de ménage à l'installation la plus importante.**

Pour PENSIONNATS, INSTITUTS, COUVENTS, ÉCOLES MÉNAGÈRES CASERNES, etc.

# KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles



**CUISINIÈRES**

GAZ  
CHARBON  
MIXTES  
ÉLECTRICITÉ

Usines **Kreffi**  
S. A.

38, Avenue Rittweger  
Haren - Bruxelles  
TÉLÉPHONE : 15.76.91

# POÊLES GODIN

R. RABAUX & Cie

158, Quai des Usines, BRUXELLES  
et à Guise (Aisne) France  
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX  
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

# HÉLIOS s.a.

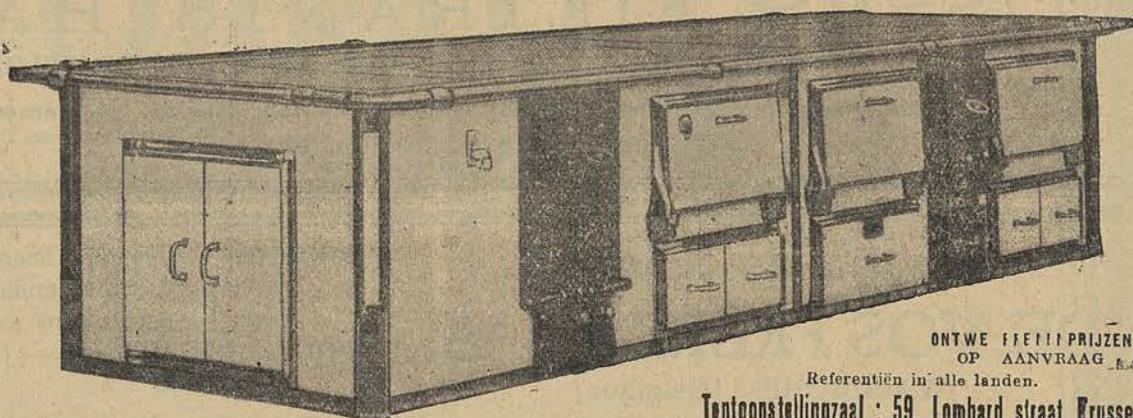
LINTGEN Tel. N° 6

Groot-Hertogdom Luxemburg  
vertoont zijne nieuwe modellen

1938

in Groote Ovens, zwaar gebouwd  
in geëmailleerd plaatijzer, voor

PENSIONNATEN,  
INSTITUTEN,  
KLOOSTERS,  
HOTELS,  
SPIJSHUIZEN, enz.



ONTWEFFELIJKPRIJZEN  
OP AANVRAAG

Referentiën in alle landen.

Toonstellingzaal : 59, Lombard straat, Brussel

Une réalisation  
merveilleuse des

# FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

**Cuisiner — Rôtir — Chauffer** avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens  
Poêles Flamands  
Poêles Crapauds  
Poêles Triangulaires  
Cuisinières  
Poêles Buffet  
Foyers  
Dressoirs



**Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre**

## LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

■ ■ ■

## Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

*Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue*



## QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

**GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS**

résisteront à l'usage, si tricotés en

**LAINES VESDRE**

## TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

Tissage de Soieries  
**DE VOS FRÈRES S. A.**

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins — Serges, etc.

*Vos jolies robes resteront fraîches,  
si vous les faites  
en Tobralco.*

*Un tissu garanti (\*) par Tootal.*



**C**HOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

*Nouveau prix :*

**fr. 19<sup>50</sup>**  
LE METRE  
Largeur 91/92cm.

**(\*) LA GARANTIE TOOTAL :**

*Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.*

# TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

*C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.*

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

## Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70  
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS  
V Code 1929

Importation directe  
des pays d'origine  
de laines de toutes  
— provenances —

Stock important en toutes qualités

## La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.  
20, Quai des Moines, GAND—Bureaux : 15, rue Traversière

Chemises, Cols,  
Pyjamas, Robes de chambre  
Tissus SERVICERTUS en exclusivité

## USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage  
A prêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES  
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION  
ET ECCLÉSIASTIQUES

## TISSAGE DE COTON La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés  
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

## Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures  
Toiles pur fil mixtes et  
coton pour draps de lit —  
Taies d'oreillers — Ser-  
viettes de toilette en tissu  
éponge et damassé

## Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13  
BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques  
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.  
N° 7691-7692

Fruits Maison de gros Conserves

## J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55  
Tél. 342.53

Registre du commerce  
N° 1551

O. O. Postaux  
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES,  
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —  
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE  
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

ADVERTA




### CHAMPIONS de la QUALITÉ

tel est le titre décerné par la renommée aux  
produits LORA, qui se classent parmi les toutes  
premières marques d'articles similaires.

Les produits LORA sont vendus sous la garantie  
du fabricant. Ils subissent, avant leur mise en vente,  
des essais rigoureux de qualité.

Tout article à marque LORA ne donnant pas  
entière satisfaction est échangé ou remboursé à  
sa valeur d'achat.

Carbones, Rubans, Stencils & Encres "LORA"  
EN VENTE PARTOUT

# LORA

PRODUIT BELGE

*Reclamer-les à votre fournisseur!*

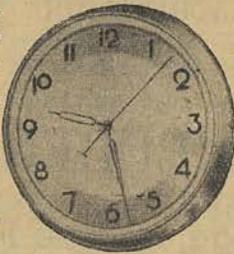


*A chacun son chocolat.*

# MARTOUGIN

*est celui des vrais amateurs.*

L'horloge électrique  
**KIENZLE** pour  
pensionnats, cou-  
vents, bureaux,  
ours, **NE DOIT**  
**JAMAIS ÊTRE**  
**REMISE A**  
**L'HEURE** car elle  
donne toujours  
l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



**KIENZLE**  
**électrique**  
précis  
comme le soleil

**KIENZLE ÉLECTRIC**  
12, rue Vanderlinden BRUXELLES

Glycérines distillées, pharmaceutiques  
Savons mous, Savons durs  
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

**Établissements Industriels LOUIS PITZ**

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99

Borgerhout-Anvers

## LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR  
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-  
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-  
doleur "LA CROIX BLANCHE,"  
trouve sa source dans la "synergie  
des composants", c'est-à-dire  
l'exaltation des propriétés parti-  
culières de chacun des ingrédients  
par leur association mutuelle.  
Grâce à elle chacun d'eux ap-  
porte à l'ensemble son effica-  
cité propre et pleine tout en n'y  
figurant qu'en dose très réduite  
d'où toxicité nulle, tolérance par-  
faite, absence de toute réaction  
secondaire désagréable. Les cal-  
mants exercent souvent  
un effet dépressif sur le sys-  
tème nerveux et circula-  
toire, et provoquent de  
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas  
pour l'antidoleur "LA CROIX  
BLANCHE," qui compte aussi par-  
mi ses ingrédients un élément  
tonifiant, dont la présence a pour  
effet d'annihiler l'influence dépri-  
mante des éléments calmants de  
l'ensemble.

L'antidoleur "LA CROIX BLAN-  
CHE," a maintenant plus de 35  
ans d'existence. Grâce à ses  
qualités réelles il a su conquérir  
la confiance des malades et  
s'imposer dans la majeure  
partie du monde civil-  
lisé. Quiconque en a fait  
l'essai, continue à en faire  
sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE  
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES  
DANS TOUTES PHARMACIES

## CHICORÉES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS  
(Fondée en 1892)

**PONT-A-CHIN** près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture  
Prix sans concurrence à qualité égale

**Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS**

EAU DE JAVEL **MOVA**  
CRISTAUX DE SOUDE  
SALINES  
PRODUITS CHIMIQUES

**Établ. Mostaert-Vanneste**

Anclennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS

Téléphone 46

Réclamez à votre fournisseur  
le beurre Sainte - Anne  
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

**Laiterie Sainte - Anne**

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

Apprenez les  
langues vivantes

à  
**L'Ecole Berlitz**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

**LE LAIT "VITALY"**

Sauve les nourrissons,  
Favorise la croissance des en-  
fants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,

Entretien l'énergie des adultes,  
Amplifie l'endurance des sports-  
men,

Revitalise les malades,  
Soutient les vieillards.

**LAIT CRU, PUR ET SAIN**

étable indemne de tuberculose  
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

**Etienne Van Oost**

précédemment Etienne et Jean VAN OOST

Maison fondée en 1885

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,  
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour  
processions. — Spécialité d'articles pour com-  
munautés religieuses et pour confections

**UNION CHARBONNIÈRE**  
du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON  
CHEZ...

**"CHARPORT"**

Chantier Charbonnier du Port  
Pre Etienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,  
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir  
pu charbon de première qua-  
lité à un prix intéressant.



**Charbonnière Forestoise**  
E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones :  
44.78.51-44.94.36

Chèques Postaux :  
34.477

Reg. du Commerce :  
71765

- VENTE DIRECTE -  
de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »  
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

**Sté A<sup>me</sup> FOURS A COKE**

de et à QUIÉVRAIN

**SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE**

Coke spécialement concassé pour chauffage central  
et feux continus

20/40 — 40/60 & 60/80

Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de  
50 kilomètres

Raffinerie  
Tirlemontoise  
Tirlemont



Exigez le Sucre  
scié-rangé  
en boîtes de 1 kilo

200,000,000 de francs de dégâts  
par an en  
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux  
rongeurs par :

**Roxon**  
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-  
tages Incontestables no-  
tamment :

1. Inoffensif pour hom-  
mes et animaux domes-  
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

800. AN. DES

Établissements **AEROXON**

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

**LUXECO**

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75  
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS  
A prix égal — Qualité supérieure  
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 <sup>m</sup>/<sub>m</sub> et notre parquet pliant  
amovible  
Spécialement pour revêtement de planchers anciens

**COMPROCIR S.A.**

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile à l'emploi.

Comprocir a une odeur agréable et des qualités désinfectantes.